

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE	POUR L'ÉTRANGER
Un an..... 48 fr.	Un an..... 80 fr.
Six mois : 25 fr.	Six mois : 41 fr.
Trois mois : 13 fr.	Trois mois : 22 fr.
Chèque postal Feraud 586-65	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

La place forte mouvante

Voici donc, depuis un mois, notre *Libertaire* quotidien. Il est enfin, dans ce pays, pour les anarchistes, pour les prolétaires soucieux d'émancipation et pour tous les êtres qui aiment la liberté de l'esprit et le courage des gestes, l'assurance qu'une voix s'élève chaque jour afin de dire les faits sans qu'aucune considération d'ordre social ou moral puisse nous en empêcher, afin de les commenter en dépit des autorités, afin d'en illustrer nos idées sur une méthode de vie sans obligation ni sanction.

Hier, nous avons, quoi qu'il pût nous en coûter, révélé tout ce que nous savions sur les dernières heures de Philippe Daudet, anarchiste. Nous savions que nous risquions de voir se dresser contre nous toutes les forces mauvaises d'une famille et d'un Etat. Nous avons osé. Et nous n'avons pas à le regretter. Tous les hommes d'intelligence et de cœur ont été avec nous.

Il y a quelques jours nous avons affronté la même coalition. Pour sauver Germaine Berton pour la faire comprendre, pour la faire aimer, nous n'avons pas ménagé nos forces. Et nous avons vaincu. L'opinion publique s'est serrée autour du *Libertaire* pendant cette semaine de procès. Les jurés nous ont entendu. Ils ont acquitté.

Enfin voici l'*Action Française* à terre, plus bas que terre... Grâce à notre campagne acharnée, grâce à notre quotidien délibérément placé comme un rempart, devant le corps de la jeune fille qui abattit le chef des camelots du roi, le fascisme ne sera pas victorieux en France. La Révolution fera son chemin dans les esprits, en attendant l'heure des batailles décisives.

Ce faisant, le *Libertaire* ne travaille pas que pour ce pays. Avec sa parution quotidienne, il a la prétention d'être la place forte mouvante de l'Anarchie, dans le monde entier. Déjà, notre camarade Virgilia d'Andrea, la brave compagne d'Armando Borghi, vous a dit tout ce qu'elle espérait de l'acquiescement de Germaine Berton pour la renaissance du mouvement révolutionnaire en Italie. Elle a vu très clairement que Mussolini ne peut vivre en maître qu'avec l'espérance du triomphe de ses congénères dans les pays voisins de celui qu'il opprime. La débâcle de Léon Daudet en France, c'est le commencement de la fin du pître de Montecitorio... et c'est une aurore pour les vieux jours de notre cher Malatesta...

En Espagne, Nicolau et Mateu attendent tout de nous. Quand le *Libertaire* ne paraissait qu'une fois par semaine, que pouvions-nous pour ces martyrs ? Hélas ! bien peu de chose. Si l'humanité nous boudait, quel meeting pouvions-nous sérieusement organiser ? Si le Parti Communiste nous refusait le concours de son organe, de quelle démonstration de rue pouvions-nous prendre l'initiative, alors que nous devions attendre une semaine avant de pouvoir appeler à nous les hommes de bonne volonté.

Compagnons d'Espagne qui ployez — hélas ! — sous le poids de la botte de Primo de Rivera, ne perdez pas courage. Enfin, voici votre quotidien.

Libertaire est à votre disposition pour vous aider, chaque jour, à la résistance contre les forces qui veulent vous anéantir. Syndicalistes de la C. N.T., nous vous défendrons. Que les coups viennent de Madrid ou de Mos-

cou, nous serons là pour vous aider à les parer. Et si *Solidaridad Obrera* doit subir l'ignoble censure dictatorial, votre *Libertaire* saura bien traduire votre pensée, librement, à ses risques et périls, pour que vos frères du monde entier viennent à votre aide.

En Allemagne, les prolétaires manuel ou intellectuels qui n'entendent pas plus se militariser au service de l'Etat rouge qu'au service de l'Empire du kaiser, ou qu'à celui de la République social-capitaliste, nos camarades syndicalo-anarchistes de la F.A.U.D. et tous ceux du peuple allemand qui sont las de crever de faim pour les beaux yeux des politiciens de toutes couleurs, ils peuvent tous compter sur leur *Libertaire* pour se faire le porte-voix de leur révolte et pour s'opposer à la guerre que nos nationalistes voudraient déclencher contre leur impuissance.

En Amérique, tous les copains réfugiés là-bas, dans le Nord ou dans le Sud, savent bien que le *Libertaire* quotidien, c'est pour eux la leur du retour prochain, l'amnistie générale qui s'impose.

Et les travailleurs des I.W.W. se feront un devoir de nous soutenir, de renforcer notre position, de nous permettre d'intensifier notre propagande *Libertaire*, car nous voici placés, ici, en France, à moitié chemin entre New-York et Moscou. En face du grand journal d'information communiste, il faut à Paris, un grand journal d'information anarchiste. La libération du prolétariat international en dépend.

Car c'est le peuple russe qui attend de nous la possibilité de continuer sa révolution jusqu'à la Révolution totale, émanatrice de l'individu-producteur.

Camarades anarchistes, prisonniers dans les geôles bolchevistes, déportés en Sibérie, exilés en Allemagne et en Amérique, ô nos chers compagnons qui portez en vous l'âme du vieux Bakounine, voici votre *Libertaire* quotidiennement dressé contre toutes les tadelles d'autorité, contre toutes les institutions gouvernementales, contre tous les pouvoirs d'Etat, afin que l'Anarchie soit en fait pour les peuples libérés.

Le *Libertaire* quotidien doit être le point de contact de tous les réfractaires, universellement. De tous les points de la terre les concours doivent lui parvenir, afin qu'il puisse, à son tour, porter l'esprit de révolte, comme un souffle irrésistible, à tous les coins du vaste monde.

LE LIBERTAIRE.

Pour faire aboutir notre emprunt

Voyez en quatrième page,
notre Bulletin de Souscription

A NOS ABONNÉS

Le service des abonnements est fait avec le plus grand soin.

Seule l'administration des postes devra être rendue responsable des retards qui pourront se produire. Que nos abonnés ne craignent donc pas d'adresser, lorsqu'il le faudra, des réclamations répétées aux services intéressés.

De notre côté, sur simple demande de nos abonnés, nous leur fournirons les numéros qui auraient été « égarés » en route.

L'ADMINISTRATION.

MATEU ET NICOLAU vont être à nouveau jugés !

Nos deux camarades, détenus depuis plus de deux ans et demi, vont être à nouveau traduits devant le tribunal suprême.

On se souvient de l'horrible sentence prononcée il y a deux mois contre ces deux innocents : sans aucune preuve de leur culpabilité — ce n'est pas eux qui ont assassiné Dato — un tribunal d'exception les condamna à mort.

Depuis ce jour où les fonctionnaires dévoués à Primo de Rivera osèrent rendre contre deux innocents un verdict aussi atroce, nos deux camarades attendaient qu'on décidât de leur sort.

Nous ne connaissons pas encore la date à laquelle s'ouvriront les débats de ce procès : il est à prévoir que ce sera sous peu, nous ne disposons donc que d'un temps très court pour faire la propagande qui s'impose en faveur de ces deux innocents.

Raymond Casanellas, le véritable responsable de la mort de l'ex-Premier espagnol, s'est dénoncé lui-même. Il est en Russie et ne peut être extradé.

Est-ce de rage de ne pouvoir lui mettre la main au collet que les fascistes espagnols veulent se rattraper sur deux hommes dont le seul crime est de n'avoir jamais renié leurs idées et d'être de bons militants ?

C'est possible. Toutefois, il ne faudrait pas que des innocents payassent pour un autre dont la sécurité est assurée.

Cela, les hommes de cœur de tous les pays ne le permettraient pas, l'exécution d'une telle sentence serait un défi lancé à la justice et à l'humanité.

Sous les regards satisfaits de Primo de Rivera, dictateur et bourreau, la réaction s'en donne à cœur joie en Espagne.

Le 27 décembre, un journal paraissait avec sa première page blanchie par les soins de l'« Anastasie » espagnole.

Ce journal, c'était, bien entendu, un journal révolutionnaire : « Solidaridad obrera ».

Les arrestations, bien entendu, se multipliaient : à Barcelone, deux cents camarades furent arrêtés il y a quelques jours.

Paulino Díez, le Secrétaire de la Confédération Nationale du Travail est du nombre : c'est à Malaga que ce mauvais coup fut accompli.

Dans bon nombre de localités, des militants syndicalistes ont subi le même sort que le Secrétaire confédéral, notamment à Séville.

Contre le Secrétaire du Syndicat Minier de Viscaya, Bullojos, des poursuites sont engagées.

Le Secrétaire Général du Parti communiste, César R. Gonzalez, s'est vu octroyer deux ans et quatre mois de prison pour un article antimilitariste.

Et ce n'est pas tout : ce militant a encore trois autres procès sur les bras.

On voit, par ces renseignements, combien la réaction est puissante par delà les Pyrénées, on se rend compte que nous ne serons jamais trop de protestataires, dans le monde ouvrier, pour arracher à la mort deux innocents.

Nous n'avons pas besoin de rappeler la campagne de longue haleine que nous engageâmes durant deux mois, dans notre *Libertaire* hebdomadaire, pour Mateu et Nicolau. Seules dans la presse, pendant plus d'un mois, nous revînmes à la charge chaque semaine pour attirer non seulement l'attention de l'opinion publique, mais encore dans le but de déclencher un formidable mouvement de sympathie susceptible de faire reculer les criminels.

Notre *Libertaire* hebdomadaire a fait de la bonne besogne : c'est indéniable.

Qu'on pense à la puissance de notre *Libertaire* quotidien qui, déjà s'affirme, et qu'on comprenne que notre organe, qui fut si utile pendant le procès de Germaine Berton, peut ouvrir pour le seul verdict de justice qui s'impose pour Mateu et Nicolau : l'acquiescement.

Comme pour Germaine Berton, quelques jours avant sa libération, nous devons dire : Mateu et Nicolau seront sauvés !

A-COTÉS

Dindes et... dindons

Christmas qui, dans un même repas, unit le culte de Dieu à celui de la famille, semblait ne pouvoir point se passer, sans une sorte de sacrifice, des attributs chers à la traditionnelle Angleterre.

Les mercantis en abusèrent. La dinde connaît des prix à vous donner des crampes d'estomac.

Et voici ce qui arriva : les ménagères, rompant délibérément la tradition, laissèrent les dindes sur le carreau. Il s'en perdit des milliers dont les marchands, dindons de la farce, firent les frais.

Si les bons consommateurs usaient de temps en temps de cette grève brusquée, boycottaient tout à coup tel produit trop enclin aux ascensions fantaisistes, il y aurait quelque consolation à voir le marchand pleurer son cher argent perdu. Peut-être même en résulterait-il un commencement de sagesse, à défaut d'une incompatible honnêteté.

Et quand ces messieurs du Parlement viendraient nous remontrer que nous sabotons l'industrie nationale, sacrée et patristique, il nous resterait à les prier de remettre au métier leurs lois de fructueuse complicité.

Mais les consommateurs sont des gens doués de sagesse. Ils sont électeurs. Ça leur suffit. — CHAB.

Elle déborde ! Paris entre deux eaux

La crue de la Seine prend maintenant des proportions inquiétantes, d'autant plus que la pluie, après une courte trêve, s'est remise à tomber de plus belle.

Il a tant plu qu'on ne sait plus dans quel pays il a le plus plu !

Veut-on une preuve de ce que nous avançons ?

En banlieue, la situation est critique. Depuis avant-hier matin, la Marne a monté de 30 centimètres.

L'avenue des Peupliers, à Bry-sur-Marne, est inondée sur une longueur de 60 mètres.

A Saint-Maur, on a procédé, hier matin, à l'évacuation d'une quinzaine de familles, la Marne ayant monté de 15 centimètres et inondant les quais.

A Alfort, sur 50 mètres, le quai est submergé. Une pompe est installée à l'île Saint-Pierre.

A la Bosse-de-Marne, l'eau envahit les quais.

A Ivry, l'échelle du Port-à-l'Anglais est à 8 m. 17.

A Puteaux, hausse au pont de Bezons : 5 m. 65.

A Nanterre, on va sans doute évacuer huit familles de la rue de Sartrouville.

Au pont de Suresnes, la cote est de 7 m. 65.

A Saint-Ouen, hausse de 28 centimètres. Quatre ménages ont été évacués.

A Saint-Denis, hausse de 20 centimètres. Le quai d'Asnières est envahi à la hauteur de rue du Maine.

A Villeneuve-la-Garenne, la Seine a monté de 8 centimètres ; au Petit-Gennevilliers, de 10 centimètres ; à Clichy, de 20 centimètres ; à Courbevoie, de 10 centimètres, et à Colombes, de 13 centimètres.

La situation dans Paris, si elle est moins grave qu'en banlieue, n'est pas très rassurante.

20 centimètres d'eau dans les caves des immeubles 13 et 15 bis, rue Payen.

Aux stations du Métro Beaugrenelle et Javel, les pompes fonctionnent, mais la circulation des trains se poursuit normalement.

Dans le quinzième arrondissement, la Seine a monté de 20 centimètres ; la chaussée sous le pont du chemin de fer Bas-Meudon est inondée : 5 centimètres d'eau.

Hier matin, à 8 heures, au pont d'Austerlitz, la cote était de 5 m. 66.

Dans le onzième arrondissement, 35 centimètres d'augmentation depuis avant-hier soir.

Dans le treizième, nouvelle hausse de 10 centimètres.

Nombreuses infiltrations dans les caves du quartier Saint-Victor.

La berge du quai Saint-Bernard est presque recouverte.

Au port de Bercy, l'eau « rigole » — et comment ! — sur le trottoir. L'eau est à 1 m. 20 au-dessous du parapet.

Et l'Office météorologique annonce de la pluie, encore de la pluie.

« Tout va bien », disent les officiels.

— Pourquoi délaissais la grande route pour t'engager sur ce sentier étroit et rocailleux ? Sais-tu jeune fille où il te conduira ? Peut-être est-ce qu'il aboutit à un abîme. Personne ne s'y aventure, même pas les contrebandiers. Reste sur le chemin, le chemin large où tout le monde passe, le chemin bien entretenu régulièrement rechargé, borné kilomètre après kilomètre. Et où il fait si bon marcher.

— Je suis lasse de la route nationale et de la poussière suffocante, des voitures lents et des piétons affairés. Je suis lasse de la monotonie des grands chemins et des trompes des automobiles, et des arbres alignés comme des grenadiers. Je veux respirer à mon gré, respirer à ma guise, « vivre ma vie ».

— On ne vit jamais sa vie, ma pauvre enfant. C'est une chimère. Les ans t'en corrigeront bien vite. On vit toujours quelque peu pour les autres et les autres vivent toujours un peu pour vous. Celui qui sème n'est pas celui qui boulangé. Et le mineur n'est pas celui qui conduit la locomotive. La vie en société est un ensemble de rouages humains très compliqués dont le fonctionnement exige beaucoup de surveillance, réclame des concessions en grand nombre et demande d'innombrables attentions. Pense donc, si chacun voulait vivre sa vie, au chaos qui en résulterait. Tel qu'il règne là-bas, sur ce sentier que ne visite nul cantonnier, où les herbes folles croissent enchevêtrées et qui conduit on ne sait où.

— C'est, ô vieillard, cette complication de la vie en société qui m'épouvante. Je suis effrayée par cette obligation de dépendance à l'égard d'autrui que je sens peser sur mon être épris de vivre à sa façon. Et je me sens défaillir à la pensée de vivre la vie des autres. Je veux pouvoir mordre à pleines dents dans le morceau sans risquer d'être

Il pleut, il pleut... Paris se mire au long de ses trottoirs luisants. La chaussée éblouissante et les maisons sont mornes, avec leurs façades ruisselantes. Il pleut. Les gens se hâtent, les chevaux glissent. La rumeur de la ville s'est adoucie. Le ciel est gris, gris-noir, et les nuages semblent des lambeaux d'ovale sale. Il pleut. Une pluie fine et ténue qui pénètre la chair. Et c'est dans ce décor que Paris apparaît peut-être sous sa véritable physionomie. Paris n'est pas Paris, sous le soleil. Il faut à la Ville ces temps moroses ou pluvieux. Paris est une femme qui n'est pas belle quand elle rit.

Et là-bas, vers les quais, la Seine roule, impétueuse, ses eaux chargées de terre. Le légendaire savaie, stoïque, n'a pas bronché. Il continue sa faction malgré la caresse froide de l'eau.

Les chalandes, étonnées, regardent les rives s'affaïsser lentement. Les grues reprennent leurs bras de fer auprès des ballots détrempés. Les sirènes se taisent. Tout travail a cessé. Seuls, de loin en loin, quelques hommes s'efforcent, avec des gaffes, de ramener vers la rive les planches qui s'en vont à la dérive. On sent peser un silence humide et froid qui tinge mouillé, entre les épaules, comme un linge mouillé. Il pleut. Le fleuve monte...

Chaque année il en est ainsi, d'ailleurs. Chaque année la Seine monte, monte, puis déborde. Chaque année de graves messieurs prennent de graves décisions et élaborent de graves projets. Et chaque année ces graves décisions et ces graves projets sont gravement enfoncés dans les profondeurs de quelques cartons poussiéreux où ils dormiront jusqu'à ce que, l'année suivante, la Seine force de nouveau à se réunir d'autres graves messieurs qui agiront ainsi que leurs prédécesseurs, per secula seculorum... Mais la Seine demeure indifférente : elle monte. Elle charrie avec elle tout ce qu'elle peut trouver. On dirait que cela l'amuse de démanteler pieusement vieux tonneaux, meubles, planches, arbustes... et de rouler des eaux jaunes. Peu lui chaut que des familles soient sans abris.

Eh ! Mais il est des gens qui s'accommodent de cet état de choses : ce sont les pêcheurs. Perchés sur les parapets, serrés sur les étroites places non encore envahies, ils quettent le poisson, insensibles à l'eau qui leur vient lécher les pieds. C'est la bonne aubaine pour eux et ils sourient au fleuve.

Le ciel est toujours noir et la nuit arrive. Les arbres, le long du quai, ont de pitoyables silhouettes avec leurs troncs brillants et leurs branches fatiguées. Ils ont de vagues allures de squelettes ou de fantômes. Certains sont déjà dévorés à moitié par le fleuve qui monte, monte, tandis que les vieux ponts de pierre font mélancoliquement le gros dos sous la pluie qui s'énerve. — G. V.

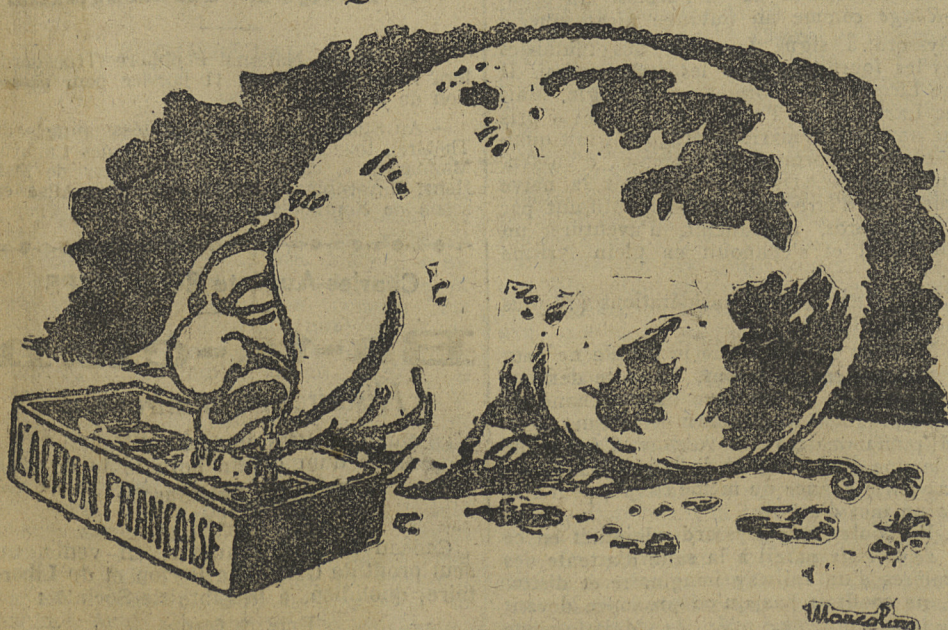
Vivre sa vie

traitée de goulue ou de malapprise. Je veux pouvoir me rouler, sur les gazons sans craquer de la garde champêtre. Plutôt les racines et les bêtes sauvages, et les ronces du sentier sans issue, que le pain doré et les lambris en compagnie de qui me répugne. Et que m'importe de savoir où je vais ? Je vis pour aujourd'hui et demain m'indiffère.

Certains, ô jeune fille, ont parlé ton langage, et comme toi, vers l'inconnu ils s'en sont allés. Ils n'en sont point revenus. Plus tard, bien longtemps après, sur les sentiers alors aplanis et les sommets enfin déflorés, on a retrouvé ici et là de petits tas d'ossements : c'était sans doute tout ce qu'il en restait. Ils avaient vécu leur vie, mais à quel prix et pour combien de temps ? Contemple plutôt ces hautes tours d'où s'échappent sans cesse d'épais nuages de fumée, ce sont les cheminées des usines immenses qu'a édifiées le genre humain, c'est là que chaque jour des milliers d'hommes, en des locaux spacieux, ventilés, peints à la chaux, actionnent ces merveilleuses machines qui dispensent à leurs semblables des objets de première nécessité. Et le soir venu, simples, contents de la tâche accomplie, conscients du pain quotidien gagné à la sueur de leur front, c'est en chantant que ces hommes regagnent l'humble demeure où ils retrouveront ceux qu'ils chérissent. Et ce bâtiment rectangulaire, aux grandes salles largement vitrées, c'est l'école, où des maîtres dévoués préparent aux difficultés de la vie sociale les petits êtres qui jusqu'ici n'en ont retiré qu'avantages ; n'entends-tu pas monter les petites voix frêles qui répètent la leçon qu'on leur enjoignit hier d'apprendre par cœur ?...

Ces sonneries martiales et ces pas cadencés annoncent qu'au tournant de la route va bientôt paraître, drapeau en tête, une troupe de ces jeunes hommes que la patrie

L'HÉROIQUE PORC ROYAL



— Là-dedans, je puis au moins baver à l'aise, il n'y a pas de risque.

consent à entretenir quelque temps pour leur apprendre à la défendre si elle était de nouveau menacée.

Les hommes évoluent ainsi vers le Progrès, chacun œuvrant dans sa propre sphère, selon ses propres moyens. Sans doute, il y a des tribunaux et des prisons, mais ce sont les mécontents et les indisciplinés qui les rendent nécessaires. Avec ses défauts, l'établissement de cet état de choses a demandé des siècles, peut-être. C'est la civilisation imparfaite mais respectable, la civilisation dont tu ne pourrais t'échapper qu'en rétrogradant et jusqu'où ?

Dans nos vastes ateliers, je n'aperçois moi, que des troupeaux d'esclaves exécutant avec monotonie, comme des rites, les mêmes gestes devant les mêmes engins, des esclaves qui ont perdu toute initiative et à qui l'énergie individuelle manquera toujours plus, puisque le risque semble de moins en moins constituer une des conditions de l'existence humaine. Du haut en bas de l'échelle administrative, je vois circuler un mot d'ordre : étouffer l'initiative individuelle.

J'entends bien, le soir, vos ouvriers qui chantent, mais c'est d'une voix avinée, après avoir fait halte aux cabarets qui remplissent les abords de nos grandes fabriques. Les voix qui montent de vos écoles, ce sont des voix d'enfants mornes et ennuyés qui refoulent mal le besoin de courir, d'escalader les haies et de grimper sur les arbres. Sous l'uniforme de nos soldats j'aperçois des âmes chez lesquels on tente d'annihiler tout sentiment de dignité individuelle. Discipliner la volonté, mater l'énergie, restreindre l'initiative, voilà pourquoi et à quel prix subsiste votre société. Et ceux qui ne veulent pas plier, vous en avez peur, tellement peur, que vous les jetez au fond des cachots. Entre votre civilisation du vingtième siècle, dont la seule préoccupation semble être de s'éviter l'effort nécessaire au maintien de son existence en se reposant sur autrui et l'homme « vêtu de peaux de bêtes », je me demande de quel côté penche la balance ? Celui-ci, ne craignait pas, lui, le risque ; il ne connaissait pas l'usine ni la caserne. Ni l'assommoir, ni la maison de prostitution. Pas plus que la prison ou l'école. Vous avez bien gardé ses préjugés et ses superstitions, en en modifiant l'aspect. Mais vous n'avez plus son énergie, ni son courage, ni sa franchise.

Je conviens que le tableau de la société actuelle présente quelques ombres. Mais il est des hommes généreux qui cherchent à introduire plus d'équité et de justice dans son fonctionnement. Ils recrutent des partisans ; demain peut-être ils seront le plus grand nombre, l'irrésistible majorité. Ne t'en va pas par les sentiers perdus ; arbore des principes, suis une méthode. Crois-en ma vieille expérience : le succès n'accompagne que ce qu'on accomplit systématiquement. La science te dira qu'il faut régulariser sa vie. En son nom, hygiénistes, biologistes, médecins, te fourniront les formules nécessaires à la prolongation et à la félicité de ton existence. Sans principe, sans autorité, sans discipline, sans programme, c'est l'incohérence.

Je ne veux pas de votre discipline. Et mes expériences, j'entends les faire moi-même. C'est d'elles et non des vôtres que je tirerai ma règle de conduite. Je veux « vivre ma vie ». J'ai horreur des esclaves et des laquais. Je déteste qui domine et qui se laisse dominer, me répugne. Et celui qui consent à courber le dos sous le fouet ne vaut pas mieux que celui qui le tient. J'aime le risque, moi, l'imprévu, l'incertain. Je veux l'aventure et je fais fi du succès. Je hais votre société de fonctionnaires et d'administrés, de millionnaires et de mendicants. Je ne veux pas m'adapter à vos mœurs hypocrites et à vos coutumes polies. Je veux tenter de vivre mes enthousiasmes sous le plein air de la liberté. Vos rues au cordeau me torturent le regard et vos bâtiments uniformes font bouillir d'impatience le sang de mes veines. J'ignore où je vais. Et cela me suffit. Je vais droit mon chemin, au fil de mes caprices, me transformant sans cesse et point semblable à ce que je serai plus tard. Je vais et ne veux point être tondue sous le ciseau d'un commentateur unique. Je suis amoral. Je vais devant moi, éternellement ardente et passionnée me donnant au premier venu qui me porte à la peau. Au chemineau en haillons et me refusant au savant morose qui voudrait réglementer la longueur de mes pas. Ou au doctrinaire qui voudrait me débiter en règles ou en formules. Je ne suis pas une intellectuelle, moi ; je suis une femme. Une femme qui vibre aux élan de la nature et aux paroles d'amour. J'ai la haine des entraves et j'aime me promener nue, la chair caressée par les rayons du soleil voluptueux. Et votre société, ô vieillard, peu m'importerait qu'elle se brise en mille morceaux, pourvu que je « vive ma vie ».

— Qui es-tu donc, ô fille attrayante comme le mystère et sauvage comme l'instinct lui-même ?

— Je suis l'anarchie.

E. ARMAND

A nos camarades de Paris et de Province

Nous les prions de nous aider à deux points de vue :

1° Nous envoyer des articles ou nous renseigner sur ce qu'ils pensent ou sur ce qu'ils voient dans la bataille sociale, afin que le **LIBERTAIRE** quotidien traduise de mieux en mieux, comme il en a l'intention, l'action et la pensée des travailleurs ;

2° Diffuser le **LIBERTAIRE** en faisant abonner les Syndicats, Coopératives, Groupes divers ; en le vendant aux réunions, aux manifestations, à la sortie des usines ; en intervenant auprès des marchands de journaux.

Le **LIBERTAIRE** quotidien doit être vivant et intéressant, prospère et répandu. Nous comptons, pour cela, sur nos nombreux camarades de Paris et de province.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

Voilà que le zouave du pont de l'Alma assiste une fois de plus et avec une impassibilité de pierre, à la montée progressive des eaux de la Seine. Les quais commencent à être inondés. Des pompes sont installées en toute hâte devant les immeubles menacés par les infiltrations. Des travaux sont interrompus, réduisant au chômage de nombreux ouvriers. Des riverains ont dû s'enfuir devant le flot envahissant.

Dans d'autres départements, en Seine-et-Marne, dans l'Yonne, en Seine-et-Oise, dans le Midi, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Aussi les journaux qui signalent ces choses vont-ils une fois de plus reproduire les discours mirifiques que ne manqueront pas de prononcer à cette occasion des personnages d'une compétence indiscutable. On va remettre en question, les projets qui depuis de longues années reviennent automatiquement sur l'eau quand les rivières débordent. Comme d'habitude, nos « édiles » parleront beaucoup et ne feront rien. Car où trouver l'argent pour organiser la défense contre les éléments naturels qui pourtant ont prouvé en cette année de grâce 1923 combien ils étaient redoutables ?

Ah ! s'il s'agissait de trouver quelques centaines de millions pour les avancer à nos amis Polonais, Roumains ou Tchécoslovaques, le gouvernement de la République française aurait vite fait de se débrouiller.

S'il s'agissait de trouver des fonds pour construire quelques douzaines d'indigestibles, genre Dixmude, des cuirassés, des sous-marins, des avions, des tanks, des canons, ce serait une autre paire de manches.

Pour équiper, armer et nourrir en vue du meurtre, des hommes, pour assurer la suprématie d'un clan quelconque d'industriels ou de financiers, les représentants dits du peuple, une dans une commune ardeur patriotique, vont à tour de bras des crédits, dont naturellement une partie leur revient sous forme de commissions.

Dans notre belle société tout est organisé pour la mort, rien pour la vie. Toutes les découvertes scientifiques, que ce soit en physique, mécanique, chimie, etc., sont étudiées, orientées, développées en vue de la création ou du perfectionnement des engins de meurtre.

On comprend l'appréhension du savant Pierre Curie, qui craignait que le produit de sa découverte ne devint très dangereux pour l'humanité, tombant « entre les mains des grands criminels qui entraînent les peuples vers la guerre ».

La nature n'a pas ménagé les avertissements. Là, c'est un volcan qui subitement se met en éruption et dont la lave incandescente répand sur un immense territoire la misère et la mort. Ailleurs, c'est un tremblement de terre qui cause la plus grande catastrophe et qui en quelques heures tue autant de monde que les plus beaux calculs de nos hommes de guerre en plusieurs années. Ici c'est la tempête, l'avalanche, l'inondation qui à l'improviste causent leurs ravages.

Le volcan s'étant momentanément calmé, la terre ayant cessé de trembler, le fleuve rentré dans son lit, le stupide animal qui est l'être humain, rebâtit sa maison ou réintègre ses frusques dans son logement dévasté, et tel le zouave il attend... Mais le zouave, lui, a une excuse. Le populo en a-t-il une d'excuse, lui qui peut se rendre compte à chaque occasion de la mauvaise volonté, de l'impulsivité même des gouvernants dans la lutte contre les fléaux naturels ; alors qu'il les voit apporter tous leurs soins, diriger toutes les ressources d'un pays pour créer l'ignoble fléau qu'est la guerre ?

Il y a pourtant des mesures à prendre, des travaux à exécuter, des appareils susceptibles tout au moins d'annoncer la venue de tel ou tel cataclysme. Les prières de François de Sales viennent de prouver leur inefficacité. Mise au service du progrès humain, de l'intérêt humain, de la vie, du mieux être, la science est appelée à rendre des services inappréciables.

Mais le régime que nous subissons est basé sur la contrainte, l'injustice, le meurtre. Il met la science au service de la haine.

Nous voudrions, nous, qu'elle fût employée pour l'amour. Nous sommes vraiment de bien dangereux malfaiteurs.

Pierre MUADES.

Celui qui reçoit les gifles

Indigné de la goujaterie littéraire d'un Clément Vautel qui n'a d'égal que sa goujaterie sociale, le brave Dullin s'exclame dans les *Nouvelles littéraires* :

Le public subit une lamentable réaction. Ce n'est pas en vain que, dans un grand quotidien, un certain Clément Vautel ose insulter, sans recevoir une paire de claques, Baudelaire et Stendhal.

Dullin a bien raison. Mais ne croit-il pas que le pitre Vautel s'est suffisamment exercé dans les colonnes du *Journal* à jouer le rôle de « Celui qui reçoit les gifles » pour qu'une claque de plus ou de moins le laisse bien indifférent ?

Eh bien ! nous ferons appel à son ami Charles Maurras pour qu'il lui fasse infliger une « correction mesurée ».

«...vaut bien une messe.»

Monsieur Marcel Sauvage, ancien rédacteur de la *Mélie*, journal anarchiste-individualiste... Monsieur Marcel Sauvage qui accepta des mains blêmes du pauvre Chardon le noble héritage de l'œuvre réfractaire pour la laisser sombrer, par dilettantisme, peu de temps après... Monsieur Marcel Sauvage qui, n'avait pas, dans son éphémère pamphlet *L'Un*, assez de sévérité pour ceux qui « se prostituaient » en faisant quelques concessions à « La masse... » Monsieur Marcel Sauvage collabore à l'*Intransigeant-Journal de Paris*.

Et c'est ainsi qu'hier la signature du renégat s'élevait dans la même colonne où M.

Léon Bailly exige « le paiement des réparations ».

Oh ! littérature que de bassesses l'on commet en ton nom.

Fernand Divoire... Marcel Sauvage... les deux poètes font la paire de larbins, au 12 de la rue du Croissant.

M. Paul Bourget et l'anarchie

Il paraît, d'après le *Quotidien*, que M. Paul Bourget aurait vainement tenté de voir notre amie Germaine Berton pendant qu'elle était à Saint-Lazare et qu'il aurait suivi le procès de notre camarade avec une extrême attention. Tout cela parce que M. Paul Bourget préparait un roman sur l'anarchie et les milieux anarchistes.

Que diable va-t-il sortir de la cervelle de M. Paul Bourget ?

Il paraît également que M. Henry Bordeaux assistait au procès avec M. Paul Bourget. Aurait-il l'intention, lui aussi, de faire un roman sur les « mœurs anarchistes » ?

Cela vaudrait certainement la peine d'être lu !

Tout s'explique

Le Théâtre Confédéral, créé avec le concours dévoué de la C. G. T. U., au temps où elle n'appartenait pas encore aux moscovitaires ne survécut pas longtemps à l'annexion Commission Administrative défective à Saint-Etienne.

Les nouveaux dirigeants de la C. G. T. U. se vengèrent — bien pitoyablement — de leurs prédécesseurs en faisant sombrer une œuvre qui n'était pas leur œuvre à eux.

Tout au moins on pouvait croire jusqu'à présent que c'était seulement par bas esprit de vengeance qu'ils avaient ainsi agi.

Il paraît qu'autre chose motivait leur conduite : l'esprit de boutique.

Effectivement, le champ libre laissé par la disparition du Théâtre Confédéral est en ce moment exploité par le Parti Communiste qui vient de lancer le Théâtre Fédéral et de l'abriter dans les locaux de la Maison des syndicats.

Hein ! qu'en dites-vous syndiqués ?

Recommandez donc !

Onze boulangers de Saint-Jean-d'Angely ont été condamnés à huit jours de prison avec sursis et 300 francs d'amende, pour s'être refusés à vendre leur pain au prix fixé, et s'être concertés pour ne le livrer qu'à un prix supérieur.

Trois cents francs d'amende pour quelques milliers de francs de bénéfices réalisés, ce n'est vraiment pas trop cher, et ces sympathiques mercantis pourront recommander demain leur petit trafic sans crainte de faire banqueroute.

L'espéranto chez les ouvriers

La Fédération espérantiste ouvrière qui groupe sans distinction de tendances, les travailleurs espérantistes et sympathisants, vient d'éditer le numéro 3 de son organe mensuel « L'ANTINATIONALISTE ».

destiné à servir la propagande de la langue internationale dans les milieux prolétaires.

On remarque dans ce numéro : « Pourquoi nous propagons l'espéranto », solide étude du camarade A. Robin sur les différents systèmes de langue internationale ; « Mentions et fautes », vigoureuse protestation du secrétaire de la Fédération espérantiste ouvrière contre certains procédés de publicité qu'il serait déplorable de voir s'implanter dans les organisations ouvrières ; « L'Espéranto à travers le monde », importante revue des derniers succès de l'espéranto en Allemagne, Autriche, France, Hollande, Italie, Norvège, Nouvelle-Zélande, Pologne, Russie, Suède et plus particulièrement chez les ouvriers.

Enfin, un éditorial relatant les brimades des polices française et allemande qui s'ingénieraient à paralyser le lancement du nouvel organe par la saisie et la détention arbitraire des numéros 1 et 2. On est obligé de constater que, depuis que des militants conscients ont décidé de mettre la langue internationale au service des intérêts prolétaires, les dirigeants ont cessé de favoriser le mouvement espérantiste. C'est bien significatif.

Abonnement annuel à l'Antinationnaliste : 3 francs. Numéro spécimen contre 0 fr 50 à la Fédération ouvrière, 177, rue de Bagnolet, Paris.

Réflexions

Le « crime politique » est un moyen de gouvernement. Tous les politiciens en quête de ministères, sous les monarchies ou les présidents de république, se sont efforcés d'avoir des gens à assassiner. Cela fait bien. C'est élégant, on en parle, et le petit frisson qui parcourt les vertèbres de ses amis plaît dorénavant au responsable.

L'histoire débordait de ces crimes. Tant qu'au temps regretté de la royauté — on nous a vu un poète que la rime avait poussé à quelques mauvais compliments aux autorités — tantôt, c'était un pauvre bourgeois innocent qu'on mettait à mort, histoire d'apaiser un public qui aimait le spectacle de voir pendre, écharter ou décapiter vis les malheureux. Crime politique, l'assassinat des trois hommes qu'on accusait d'avoir tué M. Fualdès, par exemple : crime politique, la fusillade, en 1919, de Lenoir, fils de l'agent financier de Raftalovitch. L'affaire de cet homme, étudiée par tous les bouts, ne justifiait la mise à mort de Lenoir que si une bonne demi-douzaine d'autres suivaient. Mais Clévencau, homme d'ancien régime, besogneux, prétentieux, inintelligent et né pour être courtisan, quoi qu'on en ait pu croire, tenait à cette burlesque renommée de bourreau, qui tant flatte les imbéciles.

Il y a le crime politique commis par les politiciens au pouvoir, et celui que créent les politiciens d'espérance.

Il arrive aussi que du monde des possibles victimes sorte une arme qui va droit au bourreau.

C'est ce que l'on nomme, en langage de droit, la rétorsion.

Alors, c'est Jacques Clément éventrant gentiment le roi Henri, troisième du nom. C'est aussi, lorsque le politicien en espérance s'annonce comme un manieur de foudre, la rétorsion ayant la lettre, que le jury acquittant Germaine Berton, n'a pas trouvée, comme eût dit François Coppée, si ridicule.

Renée DUNAN.

La Vie des Lettres

Laissez-nous donc Paul Fort ! — La presse fait actuellement une campagne afin d'obtenir une conservation de musée à Paul Fort. Et si cela continue on fera sombrer dans le ridicule le charmant poète des *Ballades françaises*. Il est naturellement très regrettable que Paul Fort soit dans la misère et nous sommes les premiers à nous indigner contre une telle chose. Mais, si l'on veut venir en aide au poète, n'y aurait-il pas d'autres moyens que le moyen choisi ? Car, voyons, est-ce la place de Paul Fort : être conservateur de musée ? Est-ce la place du rêveur qui aimait à errer au hasard de ses pas ? Non, de grâce, laissez-nous Paul Fort ; n'en faites pas un vieux monsieur à lunettes et n'entrez pas ce poète sous une triple muraille d'in-folios poussiéreux.

Tréteaux et Tremplins, poèmes fantaisistes de Pierre Simon-Mérop. — Poème ? non, chansons plutôt. Et fort bien illustrées par Bib. Certaines sont à retenir, telle « Le Poète de Cabaret ». Pour la plupart je préférerais les entendre, une chanson ne gagne jamais à être lue. (Editions des « Chansons de la Butte », 32, rue Gabrielle).

Odor di Femina, par Marcel Lesvignes. — Quelques proses intéressantes mais sans originalité vraie. Les vers, trop faciles, sont un peu mirlitonnesques. (Collection des *Cahiers littéraires*, Caudéran, Bordeaux).

Un poème de Marcel Millet. — Dans un ancien numéro de la revue *La Crie*, je retrouve un poème de Marcel Millet. Je ne puis m'empêcher d'en extraire ces quelques vers :

Le miracle de vivre est là, qui bat mes tempêtes et fulgure en mon être et magnifie les soirs. J'ai vécu, j'ai connu les aventures âcres, j'ai pu, pour des années, l'orgueil du rêve, j'ai vu l'illusion, j'ai bû sur le sable et je sais qu'il ne reste rien des conquêtes...

Marcel Millet est un rare tempérament de poète. Dans le *Quotidien*, Noël Garnier lui consacre une courte étude. En voici un passage. Puisse-t-il faire un peu connaître l'écrivain que son indépendance à toujours tenu à l'écart des intrigues ; voici Marcel Millet :

« Grand, mince, presque frêle, blond, le cheveu déjà rare. Les cicatrices de la vie se sont inscrites autour de l'arc de la bouche. Mais les yeux trop clairs laissent transparaître la lumière d'une âme éternellement jeune. Naïve, certes non. « Nous ne serons pas dupes », a-t-il écrit quelque part. Je rectifie : « Nous serons dupes, volontairement, toutes les fois que la pitié l'exigera. Et nous savons quelle est insatiable... » C'est ce que Marcel Millet a voulu dire.

Ce sage qui vit loin de Paris, désormais, entre sa femme et son fils Claude, dans sa petite maison rose aux volets verts, fleurie d'un jardin de curé, n'a pourtant que trente-cinq ans...

Mais les années comptent double — comme disent les militaires — quand le cœur est de toutes les bagarres.

Le cœur « en » a été.

A dix-huit ans, Marcel Millet s'enfuit du lycée où il étudiait la philosophie. Je ne le propose pas en exemple. Je conte son histoire simplement. Il suit une troupe de comédiens errants. La « Compagnie Pitalague », qui joue le grand drame, « Les Deux Sœurs », « La Porteuse de Pain », etc., sous les platanes de petites villes provençales.

Un beau jour : Paris. Les théâtres de banlieue, avec leurs n'igres « cachetons » ; les music-halls de quartiers ; l'intermède dans des misérables cinémas de rue. Autant dire des coupe-gorges. On crève de faim, mais on est jeune, et riche de foi. Et puis il y a l'Art. Avec un grand A.

Que la chance vienne ! Elle vient. Quelques rôles sur une grande scène. Un, deux livres publiés dont on commence à parler un peu. Il semble même qu'on en veuille parler beaucoup. Allons, c'est peut-être demain la gloire...

Les vers de Marcel Millet que je citais plus haut étaient extraits, comme je le disais, de la revue *La Crie*. Cette belle revue vient de mourir. Nous le déplorons, mais espérons, que le poète Léon Franc, fondateur de *La Crie*, ne se décourage pas et saura nous donner, dans quelque temps, une revue plus ardente et plus courageuse que jamais.

Jacques Dyssord. — M. André Salmon, dans *L'Eclair*, parle de Jacques Dyssord. Il écrit :

« Les vers de Jacques Dyssord furent précieux à certains qui, anxieux de méthode, ouvrirent boutique, ouvrirent école et fondèrent l'Ecole fantaisiste. La fantaisie peut s'enseigner en quinze jours par correspondance. Mais pour briller en cet art systématiquement, convient-il de se garder des remous du grand, du pur, de l'éternel lyrisme revenu du fond des âges pour balayer nos plages et nos cités et qui fait une chose frémissante du beau livre méconnu de Dyssord, son premier livre, méconnu et pourtant réédité après dix ans de vie magique : le *Dernier chant de l'Intermèzo*.

Sérieusement, comme tout vrai poète qui, tel, a du goût pour sa destruction, Dyssord présente le roman de la *Paroisse du Moulin-Rouge* comme un ouvrage picaresque.

Dyssord a signé Lazzarille des fantaisies dans les journaux, dans les revues aussi. Il aime Lazzarille de Tormes, cet espigle. Mais avec Lazzarille de Tormes, repêché et « pris pour un monstre marin », Hugo eût fait quelque chose d'énorme et de tragique, d'immensément lyrique. Dyssord a parfois la naïveté coquette d'être bien Parisien. Musant par les boulevards, il franchit, d'aventure, un seuil secret et s'épanouit en plein lyrisme pur.

Et, arrivant à des considérations (?) plus générales, il dit :

« Malheur au poète que le peuple ne peut pas recevoir en ses salons, fût-ce le dernier, ou le premier, la boutique du marchand de vins, Guillaume Apollinaire et Jacques Dyssord renflammaient les volcans d'Auvergne sur le zinc d'un bougnat de la rue Dauphine, et la vieille France du même coup ; peut-être avec un mot d'argot.

J.-P. Toulet, que Dyssord rejoignait en ce *Bar de la Paix* pareil à la salle d'attente des premières d'un railway imaginaire et distingué, ne souffrait pas qu'on prononce devant lui « le mot ignoble : apéritif ». Mais le poète Dyssord, qui nous entraîne à l'*Evilys bar*, à la suite de la blonde Huberte et de M. Lau-

rent de Saint-Faust, nous livrerait, s'il lui plaisait, la psychologie du petit bourgeois près de qui on le vit pêcher à la ligne, en Marne.

Le nom de Jacques Dyssord est gravé dans la pierre de la *Boîte*, la Cidrerie de la rue de l'Hirolle, le bouge des tondres canailles où, soutenait le patron Hubert, évidemment père de la blonde Huberte, vint autrefois Villon. Il y aurait pu venir. Il y aurait dû venir ».

Le centenaire de J.-H. Fabre. — Dans le trop court article que j'ai consacré à J.-H. Fabre dans un des derniers numéros du *Libertaire*, je n'ai pu, naturellement, qu'effleurer de grandes lignes. Deux ouvrages existent qui peuvent donner une idée exacte de la vie et des recherches du naturaliste, ce sont : *J.-H. Fabre*, par le Dr Legros, et *En lisant J.-H. Fabre*, par J.-G. Millet (tous deux édités chez Delagrave, comme toute l'œuvre de Fabre, d'ailleurs).

La Revue sans Titre, dont j'ai sous les yeux deux numéros, mérite d'être signalée notamment pour ses bois gravés et ses poèmes. Au sommaire : Charles Fraval, Henri Bressler, Marcel Largeaud, Guy Mano, Lebedeff, Robert Barriot, etc...

L'EN-DEHORS

Sommaire du numéro 25-26

Politique d'idées (G. de Lavaze-Duthiers). — *L'Objection de conscience et le point de vue individualiste* (E. Armand). — *L'Acquisition de Germaine Berton* (Marguerite Després). — *En guise d'épilogue : Controverse sur la réciprocité* (Pierre Quiroulet et E. Armand). — *Glanes, nouvelles, commentaires* — *Libas* (E. Armand). — *Liberté d'opinion* (M. Imbault). — *Paroles d'hier et d'aujourd'hui* (E. Maletesta). — *Puits* (Hélène Bannerot). — *Élégie* (Domingo Romés Gajás). — *Croquis* (Candide). — *Le problème de la liberté et de la violence* (Gigi Damiani). — *Purs de solitude* (E. Armand). — *Pondance*. — *Points de vue* (Gigi Damiani). — *Grandes prostituées et fameuses* (Emilio Gajás). — *En marge des compressions sociales*. — *Parmi ce qui se publie*. — *Aux compagnons*. — *A propos de Noël* (Dr A. Roberts). — *La réglementation de la prostitution* (Dr A. Robertson-Prochowsky). — *Avais et communications*. — Le numéro : 25 centimes. S'adresser à E. Armand, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

Où aller ce soir ?

Théâtres lyriques

THEATRE NATIONAL POPULAIRE (Trocadéro). — A 20 h. 30, La Cagnote (troupe de l'Occident).
OPERA. — A 20 h. 30, Esclandre.
OPERA-COMIQUE. — A 20 h. 30, Carmen.
GAITE-LYRIQUE. — A 20 h. 25, La Mascotte.
VAIETTES. — A 20 h. 30, Ciboulette, musique de Reynaldo Hahn.
TRIANON-LYRIQUE (boulevard Rochechouart). — A 20 h. 30, Les Saltimbanques.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — A 20 h. 30, Monna Vanna.
ODEON. — A 20 h. 30, Le Marchand de Venise.
THEATRE CORA-LAPARGERIE. — A 20 h. 30, L'Oiseau bleu, féerie en 4 actes de Maeterlinck.
VAUDEVILLE. — A 20 h. 30, La Femme nue, de Henry Batteux.
SARAH-BERNARDT. — A 20 h. 30, La Dame aux Camélias.
RENAISSANCE. — A 20 h. 45, Le Prince Jean, de Charles Meré.
NOUVEL AMBIGU. — A 20 h. 30, Ma Tante d'Honfleur.
THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES. — A 21 h. Hamlet (en yiddish).
COMEDIE DES CHAMPS ELYSEES. — A 21 h. Celui qui reçoit les gifles (par Andrieux).
THEATRE DES ARTS. — A 21 h. L'Ingrate, de Maurice Maeterlinck.
VIEUX-COLOMBIER (21, rue du Vieux-Colombier). — A 20 h. 30, L'Imbécile ; la Locandiera.
MONTMARTRE-ATELIER (place Dancourt). — A 20 h. 45, Voulez-vous jouer avec moi ? L'Homme rouge.
ALBERT I^{er} (troupe du Canard Sauvage). — A 20 h. 30, Les Amis de la dernière heure, par André Obey.

Cabarets artistiques

LES NOCTAMBULES. — A 21 h. Les chansonniers Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jack Cazol, etc... « Ce sont les pitres » revue.
LE CARILLON. — A 21 h. La Revue.
LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel). — A 21 h. Les chansonniers Jean Rieux, de Soutter, Remongin, etc. et la revue « T'es bête ».
LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Abbesses). — A 21 h. Charles d'Avray et ses chansonniers.
LA LUNE ROUSSE. — A 21 h. Les chansonniers Dominique Bonnaud, Vincent Hyspa, Jean Rieux, etc...

Matinées

A 14 heures :
TRIANON LYRIQUE. — Miss Helyett.
COMEDIE FRANÇAISE. — Cinna ; les Plaideurs.
ODEON. — L'Arlesienne.

CHRONIQUE THEATRALE

Le Théâtre National Populaire (Trocadéro), fera relâche du 1^{er} au 11 janvier pour exécution de travaux.

Au Studio des Champs-Élysées (annexe du Théâtre), tous les soirs, le « Club des Canards Mandarins », comédie en trois actes de MM. Henri Duvernois et Pascal Forthunay. Mise en scène de Komisarjevsky.

Charles-Auguste BONTEMPS

Ba-ta-clan

Histoire de quatre ans
en dix petites images d'Épinal ornée d'un dessin hors texte de Germain Delatousche

Cadeau fait par l'auteur, en vente, au seul profit de Germaine Berton et du *Libertaire*, quotidien, à la Librairie Sociale :

— Prix 3 francs
9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e)

A travers le Pays

AU HAVRE

Une ignoble comédie

Il nous sera donc impossible de connaître le degré de folie dont est atteint Léon Daudet. Qu'il continue à exploiter le cadavre de Philippe, cela se conçoit, lui qui s'est spécialisé dans ce genre de commerce, mais que la police à plat ventre soit encore le jouet de ce dément cela nous autorise à tout supposer. Qu'avez-vous donc fait, Messieurs Poincaré, Colrat et Maunoury pour être contraints d'obéir aussi aveuglément à cette Terreur ?

Le 26 décembre est venu au Havre une reconnaissance rogatoire pour réquisitionner le passage de l'infortuné Philippe Daudet, dans notre ville.

Pour la circonstance, on avait trouvé du nouveau. Considérant les groupements anarchistes sur le modèle des ligues de camélot à panoplies, il était logique, pour le dingot Royal, que la conférence qu'était venu faire Colomer le 12 octobre, au Havre (conférence qui avait été retardée faute de salle) ne fût qu'un prétexte...

En réalité, notre ami était venu au Havre, pour préparer l'arrivée de Philippe et son embarquement possible, pas moins... Aussi, il nous fallut, à trois copains et l'hotellier, qui reçut Colomer et sa compagnie comme des amis, expliquer, par tous les détails, l'emploi du temps de nos deux conspirateurs.

Pauvre Philippe, si j'avais eu le bonheur de le rencontrer et de le comprendre, les monstres auraient un crime de moins sur la conscience, car j'aurais fait l'impossible pour lui faire vivre la vie qu'il rêvait et le soustraire à leurs sales patentes autoritaires.

PELIT BRETON,
du Groupe du Havre.

LA JUSTICE AU PILORI

C'est sous ce titre que nous avons conté l'effroyable destinée du pharmacien Danval, cet innocent qui endure pendant 24 ans le supplice des travaux forcés et qui vient d'être réhabilité. La rubrique va sans doute continuer, car une nouvelle affaire va être portée au grand jour.

En effet, se basant sur les nouvelles mises au point de la science en ce qui concerne la quantité d'arsenic contenue par le corps humain, M. Louis Martin, sénateur du Var, vient d'écrire au Garde des Sceaux, pour le prier de vouloir bien saisir la commission instituée par l'article 444 du code d'instruction criminelle, de la révision du procès Lafarge.

D'autre part, M. Louis Martin compte réunir incessamment le comité qui s'était fondé en vue de cette révision, sous sa présidence, avant la guerre.

Nous en apprendrons encore de belles sur la clairvoyance de la justice française.

ELLE NE L'AIMAIT PAS IL LA BLESSE

Blois, 30 décembre. — Hier soir, à Suèvres, le nommé Lambotte Roger, dix-neuf ans, cultivateur à Nouan-sur-Loire, a tiré un coup de revolver sur Mlle Trémeau Bérengère, vingt et un ans, gardienne de l'école maternelle de la commune, qui refusait de répondre à ses assiduités.

La jeune fille, blessée à la tête, s'est affaïssée.

Croyant l'avoir tuée, Lambotte s'est tiré une balle dans la tête.

Les blessés ont été transportés à l'Hôtel Dieu de Blois. Lambotte, qui était dans le coma, est mort cette nuit. La victime, qui a subi, ce matin, l'opération du trépan, est dans un état grave.

Cet imbécile n'aurait-il pas mieux fait, plutôt que de blesser une femme qui était libre de ne pas répondre à ses avances, d'aller conter fleurette ailleurs ?

Rien de plus inepte et de plus stupide que ces drames étiquetés « drames passionnels ».

Vive l'amour libre !

LEURS DIVIDENDES

Accident mortel

Montpellier, 30 décembre. — Dans une usine de Bédarieux, un ouvrier, M. Edouard Imbert, âgé de 18 ans, atteint à la tête par un éclat de bois provenant d'une machine à découper, est mort peu après d'une fracture du crâne.

LES PATRIES SOLIDAIRES

Marseille, 30 décembre. — A bord du paquebot *Ansa*, arrivé ce matin du Maroc, se trouvaient quarante déserteurs de l'armée espagnole. Ces déserteurs ont été remis entre les mains de leur consul.

La France du Droit, de la Liberté et de la Civilisation ferait mieux, comme on dit, de s'occuper de ses oignons et de l'... la paix à ceux qui veulent vivre librement.

UN CHASSEUR TUE

Saint-Etienne, 30 décembre. — M. Joseph Godart, propriétaire près de Saint-Germain-Laval, qui chassait des corbeaux, est tombé sur le sol. Dans sa chute, il a fait partir son fusil dont la charge l'a atteint à la tête.

La mort a été instantanée.

Pluies, Neiges, Inondations, Tempêtes

A LA DERIVE...

Toulon, 30 décembre. — Sous la violence du vent, le transport d'Etat *Indret*, mouillé en rade au coffre 7, a rompu cette nuit sa chaîne et est parti à la dérive. Il a été dressé sur le banc de l'Ane, près de la grosse tour où il s'est échoué.

On a pu le renflouer dans la soirée ; il sera conduit dans l'arsenal pour l'examen de sa coque.

LA MER EN COLERE

Lorient, 30 décembre. — Après quelques heures d'accalmie relative, la tempête a repris la nuit dernière et souffle avec violence. Les sémaphores signalent que les navires à l'abri en rade de Belle-Ile, qui avaient pu appareiller, ont dû faire demi-tour.

EN PREVISION DE L'AUGMENTATION DE LA CRUE

Cherbourg, 30 décembre. — Soixante hommes et marins emmenant 19 « berrthons » sont partis pour Paris en prévision de l'augmentation de la crue. Ils arriveront à Paris, ce soir.

L'INONDATION S'ETEND PARTOUT

Reims, 30 décembre. — La Marne considérablement grossie par ses affluents, ne forme plus qu'un lac immense. De Vitry-le-François à Châlons, les routes sont submergées en divers endroits et les communes riveraines sont menacées.

Le préfet a prescrit aux maires les mesures à prendre en cas d'inondations.

A Châlons, les jardins et les maisons des bas quartiers sont sous les eaux depuis 24 heures.

L'Aisne a subi une forte crue. A Attigny, les eaux ont envahi le quartier de la gare qui n'est accessible qu'aux voitures.

ET VOICI LA NEIGE

Troyes, 29 décembre. — Une bourrasque de neige sévit depuis ce matin, augmentant encore l'inquiétude des riverains.

Les cours d'eau sont toujours en hausse plus ou moins accentuée. La Seine, cependant, paraît être à Bar-sur-Seine ; par contre elle est à 2 m. 83 à Nogent-sur-Seine, où elle sera à 3 mètres après-demain.

QUI REDOUBLE D'ARDEUR...

Belfort, 30 décembre. — Depuis hier, la neige tombe avec plus d'abondance que jamais. La circulation sur les routes est particulièrement difficile. Plusieurs services de transports en commun par automobiles ont dû être interrompus.

LES FLOCONS TOMBENT DUR

Remiremont, 30 décembre. — Après quatre jours de violentes pluies qui avaient fait disparaître la neige amassée en quantité considérable sur les hauteurs, une nouvelle tourmente de neige s'est abattue sur la ville qui a été recouverte en quelques heures d'une couche de neige de vingt centimètres.

UN TAPIS BLANC

Saint-Etienne, 30 décembre. — La neige tombe de nouveau en abondance depuis ce matin et forme une couche déjà épaisse.

UNE TEMPETE

Nîmes, 30 décembre. — Un violent mistral, qui a soufflé pendant toute la journée d'hier et pendant toute la nuit, a causé des dégâts dans la région de Villeneuve-lès-Avignon.

300 HABITANTS ABANDONNENT LEURS MAISONS

Nevers, 30 décembre. — La pluie et la neige, qui tombent depuis hier soir, ont fait monter encore le niveau de la Loire et de la Nièvre.

A Nevers, 300 habitants ont dû abandonner leurs maisons, et la municipalité fait le nécessaire pour leur procurer un abri. Une grande partie de la ville est sous l'eau. La voie ferrée Nevers-Château-Chinon est coupée près de Cercy-la-Tour.

A Clamecy, l'Yonne envahit les habitations.

Dans le Morvan, les rivières transforment les vallées en lacs, et les paysans doivent fuir devant l'inondation.

Victime d'un mouchard

Rodez, 30 décembre. — A la suite d'une dénonciation, les gendarmes de Montbazens ont procédé à l'arrestation de Mlle Sylvie Souyrie, âgée de vingt-quatre ans, domiciliée à Bournazel, sous l'inculpation d'infanticide.

Mlle Souyrie a fait des aveux complets. Elle a déclaré que, prise de douleurs, alors qu'elle revenait de la foire de Montbazens, elle s'était réfugiée dans un bois, où elle avait accouché et étranglé son enfant, qu'elle avait ensuite dissimulé sous un tas de branches.

Décidément, la race maudite des Chasseurs n'est pas éteinte en France.

Elle ne disparaîtra sans doute qu'avec la Révolution.

A TRAVERS LE MONDE

ALLEMAGNE

LA REPRESSION EN BAVIERE

Munich, 30 décembre. — Le tribunal a rendu son arrêt dans la poursuite intentée pour « violation de l'ordre public » contre dix membres des sections socialistes d'auto-protection. Trois des accusés ont été condamnés à des peines variant de cinq à dix mois de prison.

BELGIQUE

LA MEUSE QUI GROSSIT

Namur, 30 décembre. — La Meuse et ses affluents sont en crue. Des inondations sont déjà signalées. Le mouvement ascensionnel des eaux continue.

ESPAGNE

LE MOUVEMENT SEPARATISTE CATALAN

Barcelone, 30 décembre. — Cinq anciens conseillers municipaux ont été arrêtés sous l'inculpation d'avoir voté la motion séparatiste dans l'ancien conseil qui a été dissous par le Directoire.

Cette motion avait été proposée à toutes les municipalités catalanes par l'Association des employés de commerce et votée par quelques municipalités. Pour la même raison, plus de cinquante conseillers ont, dans plusieurs villes catalanes, été mis en prison.

Deux autres ex-conseillers municipaux et plusieurs membres du comité de l'Association de employés de commerce ont été arrêtés et incarcérés.

ÉTATS-UNIS

REPRISE INDIVIDUELLE

New-York, 30 décembre. — Des bandits sont entrés, revolver au poing, dans l'hôtel de ville de Long-Island City. Les employés venaient de sortir. Le caissier était seul dans son bureau.

Les bandits se sont emparés de tout l'argent liquide de la caisse, environ 1.800 dollars, et se sont enfuis.

JAPON

REACTION OU REVOLUTION ?

Tokio, 30 décembre. — La démission du cabinet est acceptée. Quelle en sera la conséquence pour le peuple japonais ?

Réponse aux ex-anarchistes ralliés au bolchevisme

(Suite et fin)

Les racines d'ela réaction mondiale sont attachées à la base que leur offre l'esprit de réaction du Parti Communiste Russe ; car c'est la dictature exercée en pratique par cette dernière sur le prolétariat qui sert de fondement au capital mondial pour l'attaque par lui entreprise contre les travailleurs dans tous les pays du monde.

Les auteurs de la déclaration ne devraient point passer sous silence ce côté de la question, puisqu'il s'agit, selon eux, de défendre la classe ouvrière menacée par la réaction mondiale. Au lieu de cela, ils préconisent en guise de panacée une dictature « prolétarienne » dans le goût de celle que nous voyons en Russie.

« Il ne saurait être question dans l'actualité d'une révolution anarchiste. Le joug du capitalisme ne pourra être secoué qu'au moyen de la dictature du prolétariat ».

Si le mot d'ordre « dictature du prolétariat » était en état d'aveugler avant la Révolution Russe une certaine partie des ouvriers, l'expérience russe une fois faite on ne trouverait pas beaucoup de travailleurs intelligents et conscients qui seraient encore dupes de ce mot d'ordre.

Car dans la pratique du bolchevisme la dictature du prolétariat n'a jamais été autre chose qu'une manœuvre stratégique destinée à opérer la soumission des masses révolutionnaires à la dictature du parti communiste.

Les communistes eux-mêmes définissent la dictature du prolétariat de la façon suivante : « La dictature du prolétariat ne saurait être assurée autrement que sous forme d'une dictature de son avant-garde, c'est-à-dire du parti communiste ». (Résolution du XII^e Congrès du Parti Communiste Russe, d'après le compte-rendu du Comité Central, cit. d'après le journal « Eonomitchess aia Jizm » N. 86, du 20 avril 1923).

Or, au sein même du parti communiste règne la dictature de son comité central, auquel le parti entier doit se soumettre sans contredit et qui se trouve être de fait dictateur absolu du pays. Et en réalité, la situation est encore pire ; le Comité central lui-même est divisé en une majorité et une minorité, dont chacune veut défendre sa propre ligne de conduite à l'intérieur et à l'extérieur du pays, et de cette façon, le comité central lui-même est régi par une dictature de 3 à 5 personnes. Les cas ne sont pas rares quand une partie du comité central du parti communiste russe, qui prétend être le représentant unique de la volonté du prolétariat impose silence, et ce au moyen de menaces et de violences, à l'autre partie, qui elle aussi prétend parler au nom du prolétariat.

Nous pourrions citer comme exemples l'incident avec l'opposition ouvrière, l'emprisonnement du bolchevik bien connu A. Bogdanov, écrivain économiste éminent et ancien membre du comité central du parti communiste, et bien d'autres cas encore. Vu cet état de choses, on ne saurait parler ni de dictature du prolétariat ni même de dictature de parti, gouvernant le prolétariat à l'aide de moyens purement démocratiques et de paroles mensongères, mais seulement d'une dictature exercée par trois ou quatre chefs du parti.

La dictature du parti communiste, intitulée à faux « dictature du prolétariat », n'est en réalité que la dictature d'une nouvelle caste d'exploiteurs — la démocratie socialiste, dont les bolcheviks sont les avant-tireurs.

Après s'être emparé du pouvoir dans un pays en révolution, s'étant servi des mots d'ordre de la Révolution sociale, le bolchevisme a fini par reconstituer un servage économique et social des travailleurs sous la forme du capitalisme d'Etat.

Cependant, tout en cherchant à mettre à profit les forces révolutionnaires du prolétariat international afin d'affermir et d'élargir leur domination, les bolcheviks continuent de s'intituler les prophètes de la Révolution sociale universelle. Ils envoient leurs agents et leurs émissaires dans tous les pays, les chargeant de présenter la défense du bolchevisme à tous les points de vue, même au nom des organisations et des mouvements révolutionnaires qu'ils étouffent en Russie même.

Après six années révolues de règne des bolcheviks en Russie, tout ceci doit être clair à chaque prolétaire révolutionnaire qui se donne la peine de réfléchir à ce qui

se passe. C'est pourquoi l'on ne saurait que s'étonner de la naïveté des signataires de la déclaration qui s'imaginent pouvoir désorganiser définitivement, à l'aide de mots d'ordre périmés et suffisamment dévoilés, tels que « la dictature du prolétariat », le mouvement anarchiste et syndicaliste de différents pays. Car si l'expérience des six dernières années de vie en Russie peut donner un enseignement quelconque, c'est avant tout celui que la Révolution sociale des travailleurs ne saurait triompher que sous son aspect anarchiste, c'est-à-dire en forme d'un anéantissement complet et sans retour du système capitaliste et de toutes formes étatistes, par la voie de l'activité révolutionnaire et de l'autodirection entière des travailleurs et de leurs organisations économiques.

D'ailleurs, la nouvelle manifestation en question est avant tout l'œuvre du parti communiste qui poursuit sa ligne de conduite d'une façon rigoureuse et logique. C'est surtout sous cet aspect que le document en question devrait être examiné.

P. ARCHINOFF.

DERNIERE HEURE

Le Congrès de l'U. D.

(Suite)

Séance de nuit

Les débats sont repris à 21 heures. Raynaud continue son discours. Il conclut la propagande féminine selon le point de vue de la majorité.

Les Comités d'action ont très bien fonctionné, dit-il. C'est la collaboration utile entre les organisations syndicales et révolutionnaires. La manifestation du Père-Lachaise a été convoquée par l'Union afin de satisfaire aux syndicats qui l'organisaient le Comité d'action.

Et Bagot, des Terrassiers, de préciser : « Oui, en nous fixant des emplacements encadrés par les sections communistes. » L'affaire Arnold est évoquée. Raynaud signale que la commission médicale désignée par l'Union n'a pas encore déposé son rapport.

Le docteur Hervé, du Syndicat de la Médecine Sociale, tient à préciser que pour établir un rapport consciencieux, il aurait fallu examiner une certaine quantité de malades et les observer pendant six mois au moins. D'autre part, le docteur Arnold a fait comprendre qu'il ne tenait pas au contrôle. La commission médicale n'a aucune responsabilité dans son non fonctionnement.

Raynaud déclare qu'il constate la carence du Dr Arnold. L'Inhalatorium a été cédé par Arnold. L'Union a la possibilité de poursuivre ce mauvais débiteur pour récupérer les 55.000 francs qu'elle lui a prêtés si imprudemment. Nous nous sommes trompés sur la mentalité et sur l'honorabilité du docteur Arnold, nous en faisons l'aveu avec tous les regrets possibles.

Des explications sont données sur la fermeture de la clinique de Saint-Denis. Le délégué du C. I. du 19^e rappelle sa motion déposée précédemment, exigeant le remboursement intégral des 55.000 francs. Les souscriptions n'ont rien à voir avec la dette du docteur Arnold.

Après les explications de Brancou et de Raynaud, des camarades se sont faits inscrire. La majorité ne tient pas à les entendre.

Mangeot, Lithographie, demande ironiquement à la majorité d'interdire la contradiction à la minorité et de voter immédiatement des félicitations au bureau pour sa bonne gestion.

Un formidable éclat de rire accueille cette honnête proposition.

Sauvage, des employés veut prendre la parole. En sa personne, les Commissions syndicales du P. C. sont huées, conspuées et sifflées à tel point que leur représentant doit quitter la tribune.

Le syndicat des boulangers demande que le congrès entende seulement un secrétaire et que l'on passe aussitôt au vote.

Charbonneau donne le résultat du vote par mandats.

Pour la motion des boulangers : 69 syndicats exprimant 102 voix.

Contre : 20 syndicats exprimant 34 voix.

Deux syndicats se sont abstenus et un autre n'a pas voulu voter.

Chivallé, le dernier secrétaire inscrit demande à renvoyer la discussion au lendemain, car il n'a plus le temps nécessaire pour s'expliquer.

Mais, brusquement les orthodoxes de la majorité demandent le vote immédiat, sans entendre Chivallé. Le vote est discuté, sans qu'on sache sur quel point précis le vote se fait.

Charbonneau monte à la tribune, et au nom des syndicats des monteurs en chauffage, des plafonneurs-calorifugeurs, des fumistes en bâtiment et du S. U. B., dépose la résolution que voici :

« Après les critiques apportées dans la discussion sur la gestion de l'U. D. de la Seine, tant au point de vue administratif que financier, les syndicats de la Seine, réunis en congrès, constatent :

« Que le bureau actuel, au sujet de l'Inhalatorium Arnold, a disposé de 55.000 fr. sans l'avis préalable des syndicats ;

« Et émettent énergiquement le bureau de fait qui est la négation même du syndicalisme ;

« Considérant la mauvaise gestion du bureau, qui a acculé l'U. D. à un excédent de dépenses d'environ 100.000 francs jusqu'à la gestion de septembre, plus des emprunts faits pour tenir jusqu'au présent congrès, mettent en demeure le bureau de donner sa démission et invite le congrès à se prononcer sans abstention sur cette résolution ».

Un incident significatif se produit à la table des hommes de confiance du P. C. et qui démontre suffisamment la dernière manœuvre de ce parti.

Gourdeaux est pris sur le fait ayant en mains un paquet de cartes de vote. Il se fait copieusement atraper et, comme Sauvage, il subit les anathèmes justifiés du prolétariat.

La séance est houleuse, et cette première journée finit sans que le Congrès se prononce. — B.

(14) Feuilleton du Libérateur 31-12-23

Le Drapeau Noir

par
Tony RÉVILLON

PREMIERE PARTIE

VI

M. CHAZAL

M. Chazal n'avait pas d'opinion politique, c'est-à-dire qu'il ne faisait pas de différence entre les diverses dynasties qui s'étaient succédées depuis sa majorité. Mais il n'aimait pas la noblesse, haïssait le peuple, et considérait les républicains comme des gens sans aveu, désireux uniquement de prendre les places des autres et de vivre sans travailler. Indifférent en religion, il trouvait bon que les femmes eussent de la pitié. Cela les occupait, disait-il, et les retenait toujours un peu. Probe et ponctuel dans la probité à ne pas supporter la pensée d'un paiement en retard, entier dans son droit, convaincu de sa valeur industrielle, assez fier pour ne tenir aucun compte de l'opinion, assez courageux pour suivre inflexiblement sa route une fois qu'il l'avait choisie, ce petit homme était un homme. Aussi ses pairs lui obéissaient.

Délégué des fabricants lorsque le préfet Bouvier-Dumolard les avait invités à s'en-

tendre avec les ouvriers sur la question d'un tarif, il avait refusé de signer la délibération et, quand cette délibération était devenue loi, de s'y soumettre.

N'admettant, du reste, en matière de solidarité avec ses confrères que la conformité des intérêts, en matière d'amitié que le fait d'avoir un ennemi commun, il vivait avec ses dessinateurs, ses commis, ses ouvriers, ses acheteurs, le monde de sa fabrique, sans s'occuper de ce qui se passait au delà. Mais cette étroitesse avait sa grandeur par l'intensité de la passion qu'il apportait au moindre détail.

Les magasins de M. Chazal se trouvaient près de la place Croix-Paquet, à l'entrée de la rue Saint-Polycarpe, au centre même de la fabrique. Ils ne se distinguaient en rien des magasins voisins. Le marché de Lyon a une tradition de bonne renommée et de sûreté qui lui interdit le charlatanisme même innocent. Aucune enseignes parlante ne fait sourire dans les rues noires du quartier des Capucins. Des plaques de cuivre sur les murs portent les noms des fabricants, et c'est tout. Tous les intérieurs aussi se ressemblent. Deux entrées avec ces mots : *Service et Vente*. Les ouvriers poussent la porte de service, qui carillonne et se referme toute seule lorsqu'ils sont entrés. Ils se trouvent dans la cage, sorte de vestibule étroit entouré de bancs, éclairé dans le fond par un treillage de fil de fer à guichet, derrière lequel vont et viennent les commis, dénnant les pièces, distribuant la trame, pesant la rendue et marquant leurs opérations sur le livre. On se dispute pour les déchets ; les malins du service touchent la soie afin de voir si on la mise au frais dans l'intention d'augmenter son poids. M. Chazal était toujours là, assistant ses commis. Il visitait les pièces pli par pli aune par

aune. Pas un « crapaud », pas une tache ne lui échappaient, et il se montrait inflexible sur les retenues. Les ouvriers sortaient de mauvaise humeur et, laissant les apprentis rapporter à l'atelier la pièce et les requêtes, ils entraient dans quelque café de la rue du Garot ou de la côte Saint-Sébastien boire un verre de bière et faire une partie de cinq-cents. Cela dans les bons jours. Depuis trois ans, la ménagère attendait le livre en comptant les heures et, lorsqu'ils sortaient du magasin, les maris ne s'attardaient plus. Les chomages leur laissaient assez de loisirs pour qu'ils ne fussent pas tentés de prendre une heure sur le temps du travail, lorsque par bonheur ils rapportaient du travail à la maison.

Le 21 novembre, Fournier, fidèle à la promesse qu'il avait faite à sa femme, poussa la porte de la cage de M. Chazal et, tout de suite, il aperçut le fabricant au milieu de ses commis, derrière le guichet. Victor était auprès de lui.

— Mon neveu ici !

Fournier réprima un mouvement de surprise et, mettant son bonnet à la main :

— Je voudrais vous parler, monsieur, dit-il à M. Chazal.

— Ai-je affaire au chef mutuelliste ou à l'ouvrier, monsieur Fournier ?

— En ce cas, parlez. Je suis prêt à vous entendre.

— C'est que je voudrais vous parler à vous seul.

— Alors, faites le tour par la Vente. Un instant après, le fabricant et le chef d'atelier se trouvaient en présence, de chaque côté d'une table garnie de pupitres, dans le bureau du magasin.

M. Chazal avait amené Victor.

VII

LE FABRICANT ET L'OUVRIER

— J'ai eu le plaisir de faire aujourd'hui connaissance avec votre neveu, dit M. Chazal, et je serais bien aise qu'il assistât à notre entretien. Y voyez-vous quelque inconvénient ?

— Aucun, monsieur, répondit Fournier. — Asseyons-nous. Vous m'avez dit tout à l'heure que vous ne veniez pas chez moi en délégué pour m'imposer des conditions ou me faire la leçon ?

— Je vous l'ai dit.

— C'est simplement de l'ouvrage que vous me demandez ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! causons. De la conversation que nous allons avoir — conversation que je n'ai pas cherchée, mais que je désire — de cette conversation, dis-je, dépendra mon consentement ou mon refus.

— Je suis à vos ordres.

— Je vous ai deux ans, vous étiez les plus forts. Vous étiez descendus en masse de la Croix-Rousse, et vous aviez forcé la garnison à quitter la ville. Enfin, vous nous avez battus.

— C'est vrai, monsieur, mais votre revanche a été prompt. Huit jours après notre victoire, le chiffre de la garnison était triplé. Un mur s'éleva maintenant entre la Croix-Rousse et Lyon, ce mur est coupé par des bastions, et les canons de ces bastions sont tournés contre l'Hôtel-de-Ville.

Nos réunions sont interdites, nos journaux poursuivis. Le tarif que nous avions payé avec notre sang a toujours été lettre morte. Les vaincus, vous le savez bien, c'est nous.

— Nous vous avons donné un conseil des prud'hommes chargé de régler les différends entre la fabrique et le métier.

(A suivre.)

L'ACTION ET LA PENSÉE DES TRAVAILLEURS

LE QUATRIEME CONGRES DE L'U. D. DE LA SEINE

Une gestion déplorable Une orientation néfaste

SEANCE DU MATIN

Dans la grande salle de la Grange-aux-Belles, s'est ouvert hier matin, à 10 heures, le 4^e congrès de l'Union départementale unitaire de la Seine.

Au bureau : président Celaquais, des voyageurs de commerce ; assesseurs, citoyenne Arenbourg, des Employés, et Denéquet, du Nord-Sud.

Les trois secrétaires, Chivalié, Raynaud et Brancou sont sur l'estrade.

La C.G.T.U. a délégué le moins déprécié de son bureau, Racamond.

Au pied de la tribune, à une table spéciale, quelques personnages à allure mystérieuse, parmi lesquels Gourdeaux et Sauvage, grands ordonnateurs des commissions dites syndicales du Parti communiste. Tomasi y sera l'après-midi.

Une adresse de sympathie est votée pour Nicolau et Mateu, proposée par les Eiscultiers.

Orsetti, de la Chaussure, demande la disjonction de la première question, à savoir qu'on discute le passé d'abord, c'est-à-dire les rapports moral et financier, en y comprenant le cas de l'Inhalatorium, et qu'on discute sur l'avenir, c'est-à-dire l'orientation.

Ce point de vue est soutenu par Charbonneau, du Bâtiment. Les Municipaux, par l'organe de Nilles, se rallient à cette proposition qui est acceptée.

Deux commissions de six membres sont nommées, l'une pour la vérification des mandats, l'autre pour la réglementation des débats, étant entendu que ce ne sera pas la limitation.

Les Rapports moral et financier

Marcelle Brunet (Enseignement) se plaint du rapport du bureau sur la propagande féminine. Les femmes syndicalistes ont fait leur devoir en allant dans de nombreuses réunions.

Frêne, du Gaz, proteste contre le bureau qui a publié dans le rapport que la dernière grève « fut engagée avec une préparation insuffisante ».

Orsetti (Chaussure) signale l'attitude ridicule du bureau pour l'élection de la C.A. à la Bourse du Travail.

Bagot (Terrassiers) fait état d'un article inexact et tendancieux de Monmousseau paru dans l'Humanité sur les effectifs de l'U.D. Trois gros syndicats à tendance communiste ont perdu 3.500 syndiqués, et ce sont ces trois organisations qui possèdent les trois secrétaires départementaux.

Raynaud, secrétaire, répond que le bureau n'est pas responsable des articles de Monmousseau.

Martziouf (Electriciens) s'élève contre la fermeture de la clinique de Saint-Denis.

Charbonneau (Bâtiment) demande ce qu'ont coûté les Comités d'action. Il sollicite des explications sur le chapitre des prêts et divers, sur la Maison des Syndicats. Il signale la situation déficitaire de l'U.D. Le Bâtiment avait proposé par économie de supprimer un secrétaire. Pourquoi le C. I. de Saint-Denis alloue-t-il une subvention mensuelle de 200 francs à un organe politico-syndicaliste ?

J.-B. Vallet (Bâtiment) trouve que l'Union a été administrée de façon déplorable. Les fonctionnaires se comportent comme des apprentis. La C.E., de 20 membres, est réduite à 7 ou 8.

L'Union aurait mieux fait de se consacrer à la propagande syndicale plutôt que de faire la besogne d'un parti extérieur. Elle n'a rien pu faire sans aller chercher le concours des politiciens.

Vallet rappelle la manifestation du Luxembourg. Il se plaint que le rapport soit muet sur le recrutement, et sur le vaticanisme.

L'orateur fait ressortir la contradiction du rapport sur les C.I. Ces derniers sont louangés à la page 15 et diminués à la page 21.

Avec son esprit de tendance, le Bureau a voulu dominer ; il a éliminé des syndicats qui n'ont jamais boudé dans l'action, il a amputé l'U.D. de ses meilleurs éléments, et l'a amenée à un bilan général de zéro.

L'opposition a maintenant ses effectifs. Elle est d'avis d'épurer la maison, car il devient impossible d'y respirer. Des syndicats ne veulent plus cotiser. La moralité du Bureau est en cause, il doit s'en aller.

Le délégué du S.U.E. attaque ensuite l'orientation qui est une déclaration de soumission envers l'Internationale Communiste.

Quant à l'Inhalatorium, Baptiste Vallet est formel : les Conseils syndicaux se sont prononcés dans l'ignorance, le Congrès se doit de blâmer cette opération maladroite et déplorable. C'est à la veille d'une grosse échéance que le Bureau a vidé la caisse de 55.000 fr. au profit d'un roubleur, étranger au mouvement syndical. Les souscriptions ont été faites pour aider l'U.D. à acquiescer l'établissement d'Auteuil, et non pas pour rembourser l'emprunt d'un individu.

Après une péroraison très applaudie, où l'orateur magnifie le syndicalisme révolutionnaire appelant tous les exploités, sans s'occuper de leurs opinions personnelles, à la bataille sociale contre les exploités, la séance est levée à midi.

L'APRES-MIDI

La séance est reprise à 14 heures 30, avec le même bureau.

La validation des mandats amène Vial, du C.I. du 11^e, à parler des métaux. Il signale que ce syndicat, auquel il appartient, n'a pas discuté du congrès en assemblée générale, ni même au Conseil central. Voilà une organisation qui dispose ici de 12 voix et dont les représentants ne sont pas mandatés.

Plusieurs délégués interviennent et se plaignent d'avoir reçu trop tard les rapports du bureau.

Finalement, tous les syndicats admis par la commission de vérification sont ratifiés. Cent syndicats sont représentés par 148 délégués. Les 25 Comités intersyndi-

caux ont envoyé 42 délégués, qui ont voix consultative. Suivant les statuts, les 25 C.I. sont représentés au Congrès par leur Comité départemental qui a 3 délégués et qui dispose d'une voix.

Il est ensuite décidé de tenir une séance de nuit et de n'entendre le délégué confédéral qu'après les votes essentiels.

La discussion reprend. Dadot, Chauvel et Nilles défendent le bureau. Orsetti, Martziouf, Lechapt et Liger se plaignent de la mauvaise gestion de l'U.D.

Un délégué du C.I. de Saint-Denis signale un réveil de conscience syndicaliste à Saint-Denis depuis que les militants se sont aperçus du travail néfaste fait par les politiciens.

Brugier, des Fumistes en Bâtiment, demande des détails sur les dépenses faites au Pré-Saint-Gervais.

Raynaud, secrétaire, est à la tribune pour donner des explications sur Auteuil.

Bide, des Charcutiers-Salaisoniers, demande si le docteur Arnold est encore propriétaire de l'Inhalatorium. Raynaud répond qu'il ne tombera pas dans le piège et qu'il s'expliquera ultérieurement.

Raynaud donne lecture d'un acte de promesse de vente passé entre l'Union et le docteur.

Martziouf demande à connaître la liste des médecins appelés à donner leur avis.

Raynaud déclare qu'il répondra plus tard.

Antourville fait le procès du bureau.

Brancou, secrétaire, est à la tribune. Il s'explique d'abord sur la grève du gaz, ce qui lui attire un démenti du délégué du gaz, Frère.

Une parenthèse s'impose. Lors de la grève du gaz, la section des employés fut appelée à se prononcer, comme les autres sections. Une majorité se prononça contre la grève. Brancou était déjà secrétaire syndical, en congé de la Société du Gaz. Il préconisa la grève, mais ne la fit pas. Pour la faire, il aurait dû retourner son congé à la Société du Gaz, en lui signifiant son intention de prendre part à la lutte, ce qu'il ne fit pas. Un point, c'est tout.

Brancou se plaint d'avoir été attaqué alors qu'il a agi honnêtement. Il met en cause le Libéraire, en raison de l'article le Koch, paru hier, sur l'Inhalatorium.

Le Congrès s'anime. Les délégués interpellent l'orateur. Dans les tribunes, les syndiqués sont nombreux. Ils crient : « Vive le Libéraire ! » et ils protestent vigoureusement contre Brancou.

Il faut l'intervention de Racamond et de J.-B. Vallet pour ramener le calme.

Le syndicat du Gaz dépose une résolution déclarant qu'il votera le rapport moral, sauf la partie concernant la grève du gaz, et proteste contre les « calomnies » de Brancou.

Brancou s'explique brièvement sur son rôle. Il a reçu la visite de deux délégués de l'Arac, et il a avancé 5.000 francs au docteur Arnold, garantis par un titre du Trésor de 7.000 francs, payable deux mois après. Les deux mois sont passés, le titre a été probablement touché, et les 5.000 fr. ont été ajoutés aux 50.000 francs versés par la suite. Brancou a été approuvé par la C. E.

Raynaud défend son rapport. Selon lui, tout va bien. Il déclare qu'il présente une gestion régulière, serrée, en bonne situation.

La séance est levée à 19 heures.

B. BROUTHOUX.

(Lire la suite en dernière heure, en troisième page.)

Chez les communaux

L'assemblée générale des communaux eut lieu, hier après-midi, à la Bourse du Travail. Douze cents syndiqués au moins emplissaient la salle Ferrer.

Tout de suite, le débat s'engage sur l'autonomie du syndicat, préconisée par Costel et Verriers. Ce débat prit toute la séance.

La grosse majorité de l'assemblée s'affirma pour le statu quo, c'est-à-dire pour le maintien du syndicat des communaux dans la C. G. T. U.

En conséquence de ce vote, Costel et ses camarades du bureau et du conseil donnèrent leur démission. Ils furent remplacés par d'autres, que le P. C. aurait désignés en douce, s'il faut en croire certains orateurs et interrupteurs qui prirent la parole.

En tout cas, que le Parti communiste ne crie pas victoire.

Ne pas vouloir d'une autonomie qui ne peut aboutir qu'à une troisième C. G. T. ou à l'entrée des révolutionnaires dans celle de la rue Lafayette, ce n'est pas soutenir le Parti communiste.

Cela explique pourquoi Costel et ses amis ont ramassé hier une telle veste.

A propos d'unité

Considérant que depuis une année, les discussions de tendances se sont faites jour dans nos organisations, à tel point que nos adhérents ne comprenant plus rien de nos discussions et des polémiques engagées par les uns contre les autres, ont déserté successivement leur organisation et ont amené les syndicats à des états squelettiques ; étant chassés partisans, avant tout, de l'intérêt et du bien-être des travailleurs, il faut que disparaissent à tout jamais de nos organisations ces discussions intestines et malpropres qui nuisent au syndicalisme et à l'émancipation totale des travailleurs.

Aussi, après de mûres réflexions, nous pensons que ce n'est que par l'unité faite au sein des syndicalistes, en laissant de côté les questions de tendances et d'amour-propre que le syndicalisme reprendra sa véritable voie dans la société et lui donnera

toute possibilité de lutte contre le patronat, pour l'abolition du salariat, contre l'impérialisme, contre la réaction qui étroit plus que jamais la classe ouvrière.

Ne retirant rien de nos anciennes discussions sur l'unité, nous déclarons respecter tous droits et expressions de pensée.

La libre discussion permet aux représentants de diverses tendances de faire jaillir la lumière et de se prononcer en toute connaissance de cause.

Afin de ne pas tomber dans les erreurs ou dans les errements passés ; afin que les dirigeants des organisations ne puissent plus dire que l'unité n'est pas possible, nous affirmons plus que jamais, que l'unité n'aura sa véritable efficacité que si elle est faite par la base.

Donc, nous posons le problème de l'unité syndicale avec la ferme intention de le résoudre dans le plus bref délai.

Comme conclusion, nous demandons aux dirigeants des organisations centrales, aux syndicats, dans l'intérêt de tous les travailleurs, de passer au-dessus de toutes les mesquineries et au-dessus de leurs personnalités pour faire de nouvelles demandes à l'Union confédérée, d'entrer avec elle en pourparlers. Et cela pour qu'à l'avenir, nous puissions dire à la classe ouvrière quels sont les responsables, qui, par mauvaise foi, ont jeté le désarroi et la confusion parmi les travailleurs.

René PETITBON.

Les dockers de Rouen

Enfin, camarades du port de Rouen, allez-vous de nouveau vous rendormir sur la dernière victoire, où, grâce à l'organisation syndicale, vous avez pu arracher la pièce de quarante sous que des patrons rapaces avaient supprimée à l'époque de la faiblesse ouvrière ?

Croyez-vous, camarades, que le salaire soit en rapport avec le coût de la vie ? Non, car nous ne travaillons pas tous les jours ; puis, c'est l'hiver qui est rude. Il faut du charbon, de la lumière, des vêtements chauds et de bonnes galoches pour les petits enfants, qui s'étiolent dans les logements insalubres des faubourgs.

Les denrées de première nécessité augmentent toujours, et les braves ménagères sont aux prises avec les pires difficultés. Il est difficile de se nourrir convenablement avec notre maigre salaire, et il est malheureux de voir, par ces temps froids et pluvieux, des dockers marcher en espadrilles, pendant que les magnats du port de Rouen, eux qui ne produisent pas, font bonne chère et vous élaboussent avec insolence.

Camarades dockers, n'êtes-vous pas écœurés de tout cela ? Ne sentez-vous pas grandir en vous le sentiment de révolte ? Si oui, réveillez-vous, secouez votre torpeur, sortez de votre léthargie. Revenez au syndicat, n'écoutez pas les ragots des inconscients et des gens qui ont intérêt à ce que vous ne soyez pas groupés. Surtout, n'oubliez jamais d'assister aux réunions pour vous éduquer, pour établir votre cahier de revendications et être prêts, le plus tôt possible, pour jeter par terre le régime capitaliste et aboutir à l'idéal syndicaliste : la suppression du salariat et du patronat.

René LAVARDE,
des ouvriers du port de Rouen.

Malgré Bourges

Le résultat de ce Congrès ne nous a point surpris. Pouvaient-ils en être autrement ? Voici deux ans que la campagne avait été menée sournoisement. Rien n'avait été négligé, le mensonge et la calomnie, avaient été jetés sur ceux qui, courageusement, avaient voulu défendre le syndicalisme devant les partis politiques.

Nous avons vu les politiciens pratiquer un ragoage pour obtenir la majorité. (Voir Bâtiment de Marseille.)

La minorité du bureau confédéral et de la C. E. avait été bâillonnée ; elle ne put s'expliquer suffisamment ni se défendre à partie égale. La majorité disposait de la caisse confédérale et aussi du concours du P. C., qui a une presse nombreuse, de l'argent et des permanents.

Devant ces faits, la minorité aurait-elle assez de cohésion dans l'action pour se défendre et pour défendre le syndicalisme ?

Ce qui doit également nous préoccuper, c'est ce que va faire la majorité dans l'avenir. Grisée par son succès, fera-t-elle comme Jouhaux, en 1919, à Lyon, qui croyait avoir pour toujours enterré le syndicalisme révolutionnaire, qu'il vit rebondir plus fort que jamais quelque temps après ?

Aussi, nous devons nous tenir en éveil et dévoiler toutes les manœuvres des politiciens communistes, afin de montrer à la classe ouvrière son véritable chemin.

Nous sommes persuadés que les événements nous donneront raison bientôt.

DEVANT.

Pour perfectionner notre quotidien

Souscription à l'Emprunt de 150.000 Frs

Je, soussigné (Nom, prénoms, adresse)

declare souscrire à _____ part _____ (nombre en toutes lettres) de cent

francs chacune, pour le « LIBERTAIRE » quotidien, dans les conditions

fixées par le Congrès de l'Union Anarchiste des 12 et 13 août.

_____ , le _____ 1933.

(Signature)

Les souscriptions sont reçues tous les jours à l'Administration du « LIBERTAIRE » 9, rue Louis-Blanc, de 9 heures à midi et de 14 à 19 heures, le dimanche, de 9 h. à midi. Par correspondance, adresser les sommes souscrites : Chèque postal Férandel, 586-65, Paris.

Aux travailleurs du Bâtiment

Le Conseil du S.U.B. prenant connaissance de la note parue dans certains journaux le 26 décembre, et émanant d'un Comité régional des syndicats confédérés du Bâtiment, signale à l'attention des travailleurs de l'industrie du bâtiment, la tentative ainsi renouvelée de les scinder en deux groupes d'organisations qui, fatalement, seront appelés à s'opposer.

La première tentative fut la constitution par les mêmes personnalités de syndicats dissidents en 1922.

En un moment où nos efforts sont tournés vers l'unité ouvrière, nous voyons avec regret, des syndicats squelettiques chercher à reprendre vie au détriment de cette unité, qui, on peut le dire, était presque entièrement réalisée dans ce département pour notre industrie, surtout que notre syndicat, toujours respectueux de la charte d'Amiens, est resté strictement sur le terrain syndicaliste, en dehors de toute compromission politique ou autre.

Ce comité régional ne peut parvenir qu'à un but : c'est éloigner les ouvriers de l'organisation syndicale par des propagandes rivales ; les ouvriers sachant bien que le Syndicat n'est efficace que s'il est unique pour la localité et pour la profession ou l'industrie.

Le Conseil du S.U.B. fait confiance à la 13^e Région fédérale pour empêcher de telles manœuvres.

Le Conseil.

La minorité du bâtiment prend du courage et en même temps quelques libertés avec la vérité, comme nous le constatons dans sa déclaration parue dans l'« Humanité » du 27 décembre.

D'abord, qu'il nous soit permis d'être étonnés d'apprendre que le Syndicat du bâtiment de la Seine décide d'accomplir une vaste tournée de propagande dans le pays, nous ne lui connaissons pas cette possibilité.

Ensuite, il n'est interdit à personne d'écrire dans le « Libéraire » ainsi que l'a indiqué notre dernière assemblée générale, seulement, certains regrettent le cachet vraiment syndicaliste de ce journal qui a même l'audace de laisser 7 colonnes aux camarades de langue étrangère.

Enfin, nous pensions que le cheval de bataille de la minorité était fourbu depuis que nous avions démontré par la publication de la motion préjudicielle qu'elle ne brimait aucun syndicat, demandant simplement aux fonctionnaires fédéraux de s'engager à ne pas introduire de mots d'ordre venant de partis extérieurs.

D'ailleurs, le S.U.B., dans son assemblée du 3 juin, avait condamné les commissions syndicales et approuvé entièrement la position de ses délégués au Congrès fédéral.

Le Bureau.

Autonomie

Etant maintenant en possession des résultats du Congrès de Bourges, les syndicats des fumistes en bâtiment, des menuisiers en chauffage, des plafonneurs-calorifugeurs, font confiance à leur bureau fédéral.

S'engageant à mener campagne en employant tous les moyens susceptibles de réaliser l'unité de la classe ouvrière dans le syndicalisme, sans s'occuper des politiciens de toutes nuances, qui n'ont, eux, intérêt qu'à maintenir la discorde.

Nous rappelons que la cohésion est seule susceptible de donner les résultats attendus, c'est-à-dire : le triomphe du syndicalisme.

Le Secrétaire général,
COURTOIS.

Communiqués Syndicaux

Le Congrès des fabriques de l'ameublement parisien. Réunions de cette semaine.

Mardi : Maison Cannel, 30, rue Chanzy, réunion de tout le personnel à 19 heures, salle Courson, 48, rue Chanzy. Orateurs : Desmouilliers et Guérard.

Toutes les fabriques des numéros 273, 275, 277 et 281, faubourg Saint-Antoine, réunion générale du personnel de ces fabriques à 18 heures, salle Lontéjoul, 77, rue de Charonne. Orateurs : Fayet et Bonin.

Toutes les fabriques de la rue de Montreuil comprise entre l'avenue Philippe-Auguste et le boulevard Voltaire ainsi que celles du passage Turquetil, réunion générale à 18 heures, salle Brocard, 33, avenue Philippe-Auguste. Orateurs : Desmouilliers et Favre.

Comité intersyndical des 5 et 6^e arrondissements. — Les jeunes camarades des 5 et 6^e arrondissements sont avisés qu'une importante réunion de la Jeunesse syndicaliste aura lieu le mercredi 9 janvier.

Les tracts pour cette réunion sont à la disposition des camarades, salle Salsac, 6, rue Lanneau.

Les camarades sont invités à en assurer des maintenant la diffusion.

Coopérative des coiffeurs. — Les secrétaires des syndicats unitaires et des C. I. sont priés de vouloir bien faire rentrer les carnets de souscription de la Coopérative ouvrière des coiffeurs de France et de retourner les inventus et le montant des sommes reçues le plus tôt possible au siège, 49, rue de Bretagne.

La Vie de l'Union Anarchiste

CONVOICATIONS

Paris et Banlieue

COMITE D'INITIATIVE

Réunion demain mardi, comme chaque semaine, 49, rue de Bretagne, du Comité d'initiative de l'Union anarchiste.

Groupe Théâtral. — Le Groupe Théâtral adresse un appel aux camarades qui se sentent des dispositions pour le théâtre. Il sollicite aussi le concours des camarades musiciens, en vue de la constitution d'un orchestre.

Les adhésions sont reçues tous les samedis de 5 à 7 heures au « Libéraire ».

P. S. — Les camarades qui ont en leur possession des exemplaires de « Claude Voinet » et ne pensent pas pouvoir les utiliser, sont priés de les renvoyer à Brutus Mercereau.

Province

Groupe d'Onnaing. — Réunion le 7 janvier, 94, rue de l'Industrie, à Onnaing.

Sujet traité : Les moyens à envisager pour intensifier la propagande libertaire.

Groupe de Limoges et de Montluçon

Voici déjà deux appels qui ont paru dans le « Libéraire » en vue de constituer une fédération anarchiste régionale du Centre. Les copains de Clermont-Ferrand nous ont répondu qu'ils sont à même de constituer un groupe et qu'ils adhèrent à notre initiative. Nous avons reçu aussi une lettre du camarade Auboire, de Montluçon, il nous dit qu'il ne voit pas la nécessité d'une fédération, qui serait forcément autoritaire et, par cela même, contribuerait plutôt à semer l'inimitié entre anarchistes.

Je ne comprends pas qu'Auboire ait la phobie des anarchistes-communistes ; pas plus, d'ailleurs, que certains communistes-anarchistes qui manifestent une appréhension maladive contre les individualistes anarchistes. Ces deux courants de l'anarchisme sont liés ensemble, il n'y a que très peu de temps qu'on veut scinder le mouvement anarchiste ; jusque là nous avons vécu en parfaite harmonie ; tous les anarchistes ont été unis et solidaires dans l'action ; quelle raison y a-t-il maintenant pour ne pas agir de concert ? Tous les anarchistes, individualistes et communistes peuvent se mélanger dans l'action et agir solidement.

Vouloir opposer anarchistes contre anarchistes c'est tout simplement déraisonner puisqu'ils sont les uns et les autres ennemis de l'autorité.

Une fédération anarchiste n'est pas autoritaire, ne peut pas être autoritaire parce qu'elle est anarchiste.

Si nous admettons les principes d'incorporation, de déductions en déductions, nous arriverions à dissocier tous les individus et toutes les œuvres de propagande. Il serait impossible à un groupe individualiste, ou tout simplement anarchiste de vivre.

Nous faisons donc appel à tous les copains de la région du Centre dans le but de coordonner les efforts, d'intensifier la propagande, de fortifier l'action anarchiste dans la région. Individualités et groupes, tous peuvent participer à cette action.

Je connais quelques copains à Saint-Julien ; si certains d'entre eux sont devenus industriels, et à ce titre ils ne peuvent plus aider la propagande ; patron et anarchiste s'opposent, il me semble : un copain s'installe à son compte, dès lors il n'est plus anarchiste, il ne s'acharne plus à son tour, il en est quelques-uns qui restent anarchistes, mais c'est tellement rare. Eh bien, des copains qui ne sont pas des parvenus et des satisfaits, il en reste assez pour condenser une action. Alors les copains, venez à l'action. Pen-on se voit entre anarchistes, se parler, batailler ensemble ; il me semble que ce n'est pas chose impossible entre copains de la même idée.

Ceci dit en camaraderie et sans acrimonie. Mais le répète : il faut faire quelque chose dans notre région. Nous sommes déjà en retard sur les autres.

Adresser suggestions et communications à Paul Maillet, rue de la Solidarité-Prolongée, à Montluçon (Allier), ou à Jean Peyroux, 5, rue de Belfort, Limoges (Haute-Vienne).

PETITE CORRESPONDANCE

Le camarade Julien Bernard est prié de donner nouvelle du fils au camarade Candelot.

Aries. — Fradelle la Gabelle demande entrer en relation avec camarades de la région.

Durot, Wallers, reçu chaque 25 francs.

Le copain de Toulouse coupeur-tailleur est prié de passer d'urgence chez Pécastaing.

Mme Millon, Bourgois, reçu chaque de 25 fr.

Biancotto-Cabucelle. — Reçu chaque qu'il est croisé avec circulaire.

Gamarade bon accordéoniste, libre, pourrait-il se mettre en rapport avec Jean Charles, 163, boulevard de l'Hôpital.

Un camarade peintre, actuellement boycotté, ferait tous travaux de peinture. S'adresser chez Lachèvre, 9, rue d'Austerlitz, Le Havre.

Tordière, 14, rue J.-J. Rousseau, demande des nouvelles de Pierrel, mouleur.

Le camarade de Marseille ayant envoyé renseignements à Lachèvre devrait lui donner son adresse.

Duk est prié de passer chercher lettre au journal.

Salsendi. — Bien reçu 5 francs.

Le Lay. — Bien reçu.

Le camarade Thébert-Frésijs demande des nouvelles de la camarade Marcelle Dorizon. — Ecrire à Ted, au Libéraire.

Un copain de Bicêtre voudrait former un groupe entre Bicêtre, Gentilly, Arcueil et Villejuif.

Se ruega à queen sepa la direction de Juan Arco la envie por el « Libéraire » a las columnas del mismo.

Désire connaître camarades de Provence, de préférence d'Hyères ou la Seyne (Var). Envoyer adresses à Gaston Mennessier, 33, rue du Moulin, à Saint-Michel-Souland (Aisne).

Léon Louis peut-il faire une causerie à la J. A. le 3 janvier. — Réponse au « Libéraire ».

Un camarade pourrait-il céder à la librairie le livre : Mémoires de Manon Philippon, femme Roland.

Un copain pourrait-il se défaire de la « Gloire du Sabre » et de la « Sœur du Bournois » de V. d'Octon. — S'adresser au journal.

Vouloir ! Bien reçu votre lettre. Vous fêlité des sentiments qui vous animent malgré l'ambiance que vous subissez. Lisez notre Revue Anarchiste qui paraît chaque mois. Adressez correspondance et mandats, 9, rue Louis-Blanc, Paris.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le gérant : Gaston MEUNIER

Imprimerie spéciale du Libéraire
10-12, rue Paul-Lelong, Paris